



Un groupe légendaire au festival Orientalys, **Raina Rai** Page E 4



Le **Théâtre de la Dame de cœur** célèbre 40 ans d'audace Page E 6

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR • LES SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 AOÛT 2016



L'été dernier, *Carmen* a attiré 45 000 spectateurs au Parc olympique.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## La Virée classique, mode d'emploi

Avec La Virée classique, qui se tient du 10 au 13 août, l'Orchestre symphonique de Montréal a trouvé le moyen de donner une touche classique pertinente à un moment d'accalmie au cœur de l'été festivalier montréalais. En reliant, en 2015, le désormais rituel concert au Stade olympique à la Virée, l'OSM a tout simplement créé le plus grand rendez-vous classique au pays.

CHRISTOPHE HUSS

**C**arina Burana, en 2014, avait rassemblé 40 000 spectateurs au Parc olympique. *Carmen*, en 2015, en a attiré 45 000. En additionnant le public de la fin de semaine de La Virée classique à celui de la Place des Arts, l'OSM surpasse désormais en audience le Festival de Lanaudière, fort de ses 39 ans de tradition.

### Une place au cœur de l'été

Les sceptiques auront été confondus. L'une des premières actions de Kent Nagano en tant que directeur musical avait été de supprimer le Festival Mozart Plus, qui se tenait les mercredis de juillet à la basilique Notre-Dame. L'été de l'OSM s'est largement reconfiguré à son propre calendrier puisque, pendant ses premières années, la direction du Festival d'opéra de Munich lui interdisait toute présence au Québec en juillet.

D'une contrainte est né un nouvel élan avec La Virée classique, concept décalqué des Folles Journées nées en France, à Nantes. L'espace d'une fin de semaine, les vendredis 12 et samedi 13, la Place des Arts deviendra un chaudron musical. Le format reste le même: 30 concerts de 45 minutes accessibles à partir de 10\$ (pour les 17 ans et moins accompagnés d'un adulte).

En 2015, Kent Nagano a voulu faire du concert au Stade olympique le premier acte de La Virée classique. En 2016 s'ajoute un volet extérieur gratuit de trois événements au parterre du Quartier des spectacles. Le directeur musical de l'OSM a ainsi trouvé le chaînon

manquant entre la grande soirée populaire au Stade olympique le mercredi 10 et la Virée des 12 et 13 août. Le public pourra entendre et voir, jeudi 11 août, à 19 h, en première mondiale, une composition électroacoustique de Robert Normandeau pour célébrer les 50 ans du métro de Montréal, le film d'animation *Music Land* de Walt Disney, avec la bande sonore originale, et un film muet avec Harold Lloyd (*Pour l'amour du ciel*), dont la trame sonore sera improvisée en direct par Philippe Bélanger à l'orgue Pierre-Béique et retransmise à l'extérieur de la Maison symphonique.

Le vendredi 12 sera projetée la production de *La flûte enchantée* de Mozart mise en scène par Julie Taymor au Metropolitan Opera (une version en anglais avec sous-titres français). Le samedi 13 août, à partir de 10h30, des prestations de jeunes musiciens de l'Orchestre à vent du collège Notre-Dame, de l'Ensemble à vents de Sherbrooke, des ensembles de chambre de l'Orchestre national des jeunes du Canada et de l'Orchestre symphonique des jeunes de la Montérégie seront intégrées dans une émission en direct de Radio-Classique animée par Marc Hervieux. Pour pique-niquer et apprécier les saveurs montréalaises tout au long de ce volet extérieur, des camions gastronomiques se trouveront sur place.

### Au menu des concerts

Le rendez-vous du Stade mercredi célébrera le 40<sup>e</sup> anniversaire des Jeux olympiques et du Parc olympique dans une mise en scène de Charles Dauphinais et une réalisation visuelle de Jocelyn Barnabé. Se succéderont la *Fanfare for the Common Man*



PASCAL GUYOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Un des invités vedettes, le pianiste brésilien Nelson Freire

de Copland, des extraits des *Planètes* de Holst (avec *Mars et Jupiter* en entier), la *Chevauchée des Walkyries* et la *Grande porte de Kiev*. Animée par France Beaudoin, la soirée réunira plusieurs athlètes.

Pour La Virée classique de la Place des Arts, les invités vedettes seront le violoniste Pinchas Zukerman, soliste du premier concert, dans le 1<sup>er</sup> *Concerto* de Max Bruch, et le pianiste brésilien Nelson Freire, que l'on pourra entendre en récital, vendredi soir, et dans le 9<sup>e</sup> *Concerto* de Mozart, samedi à 12h15.

Les autres solistes invités seront les pianistes Serhiy Salov, Charles Richard-Hamelin et Gilles Vonsattel, la violoniste Arabella Steinbacher, les violoncellistes Amanda Forsyth et Adolfo Gutiérrez Arenas, le mandoliniste Avi Avital, le ténor Michael Schade, les sopranos Sarah Wegener, France Bellemare et Marianne Fiset. Le lauréat du Concours OSM Manuviel 2015, le pianiste Scott MacIsaac, se produira en récital samedi à 13h30 au Piano Nobile.

Kent Nagano dirigera sept concerts, dont deux fois la *Neuvième Symphonie* de Beethoven (vendredi à 20h45 et samedi à 14 h), mais aussi la *Symphonie « avec orgue »* de Saint-Saëns, en clôture, samedi à 21 h 30.

En matière de musique de chambre, les rendez-vous marquants sont le récital de mandoline et le concert Vivaldi d'Avi Avital, le premier se tenant vendredi à 19h15 au Piano Nobile et le récital de piano de Nelson Freire, vendredi à 20h30 à la Cinquième Salle. La violoniste Arabella Steinbacher a de nombreux admirateurs à Montréal. Ils l'entendront dans le *Quintette avec piano* de Brahms (pianiste: Gilles Vonsttel) vendredi à 19 h et dans des sonates pour violon et piano de Mozart et Prokofiev samedi à 12h30.

Gregory Charles, présent avec Radio-Classique, présentera *Virtuose: le spectacle* samedi à 16h15 à la Maison symphonique. À noter: la présence de l'Orchestre des jeunes du Canada, sous la direction de Perry So, samedi à 18 h. Est-ce le début d'une collaboration plus étroite qui permettrait à l'OSM d'augmenter le nombre de concerts de Virées futures en s'adjoignant les services d'un orchestre symphonique invité?

Le Devoir

**LA VIRÉE CLASSIQUE OSM COUCHE-TARD**  
Du 10 au 13 août 2016.  
[www.osm.ca](http://www.osm.ca)  
Billets: 514 842-9951.

LE GOÛT DES AUTRES

## Leçon de ténèbres

Samuel Archibald est depuis longtemps fasciné par le roman le plus *trash* d'Anne Hébert

*Le goût des autres*, c'est ce lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une très grande admiration. Aujourd'hui, Samuel Archibald relit l'un de ses romans fétiches, *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert.

SAMUEL ARCHIBALD

Elle est ma *night-mère*. Elle fait partie d'un triumvirat d'écrivains qui ont allumé chez moi l'étincelle d'une vocation. C'est toujours avec elle ou contre elle que j'écris. Il y a longtemps que je l'aime, même si ce n'est pas d'un amour aveugle.

L'écriture d'Anne Hébert me semble écartelée entre deux pôles. Et si son œuvre est nourrie de cette ambivalence, je suis moi-même plus attiré vers l'un que vers l'autre. D'un côté, il y a la tentation de la virtuosité et de la maîtrise, qui s'incarne dans l'élégance du style et des structures; de l'autre, il y a le pouvoir de l'excès, qui s'exprime autant par la violence des thèmes que par une volonté de dynamiter ponctuellement le caractère trop soyeux de l'écriture. Ces deux courants traversent toute l'œuvre poétique et romanesque, comme si Anne Hébert avait constamment gardé vivantes en elle à la fois l'image future d'une vieille femme très digne, poétesse-lauréate et presque lieutenant-gouverneure, et celle, fantasmée, d'une fillette espiègle et rebelle, «*hirsute, pouilleuse et barbouillée de mûres*». À une extrémité du spectre, l'écriture d'Anne Hébert m'apparaît parfois un peu indolente dans sa beauté lisse. À l'autre bout, elle m'étourdit et elle m'enivre. J'ai aimé *Kamouraska* et *Les fous de Bassan*, mais *Les enfants du sabbat* est le livre auquel je reviens toujours, inlassablement. Comme sœur Julie de la Trinité, je suis obsédé par le souvenir d'une cabane dans les montagnes où s'agitent, comme des ivrognes ou des dieux grecs, Philomène et Abélard, la sorcière et le serv-nant, amants maudits et magnifiques, *bootleggers*, *squatters* et nomades.

Joyeux bordel et étrange couvent, baroque et noir, immense faute de goût (scandaleuse à la fois d'être épouvante et d'être farce), d'un érotisme cruel et dérangeant, *Les enfants du sabbat* est le cœur noir de l'œuvre, le roman de la démesure et de l'excès qui se trouvent exprimés jusque dans la langue, constamment parodiée par un vernaculaire et une vulgarité d'ordinaire absents chez l'écrivaine. *Les enfants du sabbat* est le roman d'Anne Hébert qui chouenne et qui sacre, peuplé de *genses* et de *verrats*, qui boivent de la *bagosse* et mangent des *patates pourrites*, où les femmes parlent d'accoucher comme de «*chier des briques*» et s'éloignent en prenant soin de ne pas glisser dans la *slush*. *Les enfants du sabbat* est aussi son roman à la construction la plus chaotique, dictée par une voix narrative qui s'exprime, sans rime ni raison, tantôt au présent et tantôt au passé, tantôt au «je», au «nous» ou au «elle», dans une valse déréglée qui ne trouve jamais d'équilibre. Il est finalement, de loin, le roman le plus *trash* d'Anne

VOIR PAGE E 6: HÉBERT



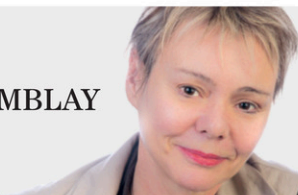
JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'écriture d'Anne Hébert semble écartelée entre deux pôles.

## CULTURE

## L'Acadie, si loin, si proche

ODILE TREMBLAY



Parfois, on accumule les virées à l'autre bout du monde sans avoir pris le soin d'explorer les régions près de chez soi, mais cet été, pas d'exotisme à l'horizon de mes vacances. J'ai emprunté pour la première fois les routes du Nouveau-Brunswick, tout étonnée de découvrir à quel point la francophonie demeurait vivace dans la péninsule acadienne. Je l'avais crue plus amochée. Fièvre de ses racines, à part ça. Hors de son enclave, l'anglais domine la province. Un vrai repaire d'irréductibles.

Quand on embrasse le panorama du haut du phare à la pointe de l'île Miscou, entre la Baie-des-Chaleurs et le golfe du Saint-Laurent, l'Acadie et la Gaspésie se marient sous le même brouillard.

Roulant de Shippagan au Cap-Pelé, plus bas et par-delà, je sentais pourtant le manque d'amarres politiques entre nos deux territoires. Intimes au cours des années 1960 et 1970, le Québec et l'Acadie avaient manifestement dérivé loin l'un de l'autre, comme jadis les continents. Il me semblait que le PQ, du moins, par son projet collectif, aurait pu au cours de ses mandats tisser des liens plus solides avec le Nouveau-Brunswick, seule province bilingue canadienne, dont on franchit la frontière sans s'en apercevoir. Sa population francophone est plus fragile, moins nombreuse qu'au Québec, en lutte pour sauver la même langue.

À croire que le Québec nationaliste ne s'est jamais remis du refus du Nouveau-Brunswick d'appuyer ses visées référendaires.

Nul ne comprend l'autre, en somme, chacun pris dans les rets de son histoire et de ses mécanismes identitaires.

L'Acadie du XVIII<sup>e</sup> siècle d'avant la déportation, que la France et l'Angleterre s'arrachaient, s'était voulue neutre, tout en refusant de prêter allégeance à la Couronne britannique. Hier, c'est aujourd'hui.

## Suivez les artistes!

Remarquez, des liens musicaux, littéraires et ethnologiques sont encore tissés serrés entre les deux territoires. L'Acadie des artistes et des écrivains s'exporte au Québec. Sans les chansons de Lisa LeBlanc et d'Edith Butler auparavant, sans les films de Rodrigue Jean, sans les voix de la diaspora louisianaise, sans la Sagouine d'Antonine Maillet — dont la faune revit plein kitsch sur une île de Bouctouche —, l'écho acadien serait plus tenu sur nos terres. La culture érige des ponts partout.

À la Librairie Pélagie de Caraquet, j'ai acheté *Solstices* d'Herménégilde Chiasson, le poète acadien emblématique. Ses phrases s'entortillent parfois, mais sur une musique si belle qu'on ne revient pas toujours en arrière pour en pénétrer tout le sens. La mélodie des mots suffit parfois à notre bonheur. Ailleurs, une image frappe au tournant: «Un arbre qui tombe dans la forêt et le bruit que personne n'entendra.» Allez! Son livre fera la route avec nous.

En Acadie, d'autres fantômes que les nôtres hantent les francophones, et comment les

ignorer? De lectures en visites de petits musées, de conversations en observations, tout ramène le visiteur à la déportation.

Le «Grand Dérangement» de 1755 à 1763 est tellement un euphémisme que l'expression fait sourire. Grands dérangés, vous dites, ces Acadiens condamnés à l'errance par les Anglais? Leurs familles séparées aux quatre vents, avec le mythe d'*Évangéline*, poème d'Henry Longfellow, pour en symboliser les déchirements. Le voyage vous remet en tête leur expulsion de la Nouvelle-Écosse, puis leur dissémination vers la France, l'Angleterre, les États-Unis, le Québec. Le Nouveau-Brunswick fut lui-même une terre d'accueil pour les Néo-Écossais arrachés à leurs aboiteaux. Certains fuyards s'étaient cachés dans le bois, où ils fraternisaient avec les autochtones, qu'ils tassèrent à leur tour.

L'histoire est un grand dérangement à répétition.

## Voyage entre les solitudes

De cet exode-là, il reste quelque chose en Acadie; comme un sentiment de nation inachevée, fractionnée, sensible partout, dont les créateurs et les gens témoignent.

Le fait français, si vivace dans la péninsule acadienne, s'efface des villes du centre, mais aussi du Sud, comme à Fredericton, puis le long de la côte jusqu'à la baie de Fundy. Au milieu: Shediac (attrape-touristes) est une zone tampon où le chiac, au confluent des deux langues, domine, avec quelques brèches à Moncton, très français malgré tout.

On se heurte aux cloisons entre chaque communauté. Francophones d'un bord, anglophones

de l'autre, et autochtones au milieu. Trois solitudes repliées sur elles-mêmes.

Micmacs et Malécites s'isolent, bien davantage que les Premières Nations du Québec, absents de la sphère publique, des routes et des cafés d'étapes, sans même proposer d'artisanat. On demande aux Blancs: «N'y a-t-il pas une réserve à côté d'ici?» Ils vous regardent de travers: «Vous voulez vous rendre là-bas?» Stupeur et tremblements!

Les Micmacs ne sont pas trop accueillants, faut dire, et nous collent un camion au derrière pour pousser l'auto vers la sortie. De vieilles rancunes liées aux quotas de pêche au homard n'ont pas amélioré leurs rapports avec les Acadiens blancs, toutes langues confondues.

Dans leurs fiefs de Miramichi, de Fredericton ou d'ailleurs, des commerçants anglophones envoient balader, assez souvent pour que ça se remarque, les voyageurs francophones. Des tensions aiguës, à fleur de peau.

Alors, je me suis plongée dans le roman historique *Les marées du Grand Dérangement* de Claude Le Boutillier, un des auteurs les plus féconds de l'Acadie, enfanté par Caraquet, disparu au printemps, afin de mieux comprendre les antagonismes croisés venant apparemment de loin. Saga de la dépossession des Acadiens comme des Micmacs, qui s'éclaire en détail dans ce livre.

Au retour par le Maine, en pleine forêt, une vieille hôtelière dans sa cage de verre pare-balles, une carabine bien à la vue, montrait un nouveau visage de la société: l'Amérique de Donald Trump. Il en existe heureusement une autre.

otremblay@ledevoir.com

14<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE TANGO DE MONTRÉAL

## Tango pour la danse et pour l'écoute

YVES BERNARD

Cette année, le Festival international de tango de Montréal se déroule du 9 au 14 août. Il proposera trois spectacles, dix milongas, des projections de longs métrages et 44 classes, aussi bien pour les aficionados que pour les débutants. En plus, on accueille

cinq couples de danseurs et le groupe de Buenos Aires qui était venu en 2013: le Quinteto Cinco Esquinas, qui sera présent tout au long de la semaine, animant les milongas, offrant un spectacle gratuit aux Serres municipales de Verdun et proposant le *Spectacle des maestros* ainsi qu'un *Hommage à Mariano Mores* et

Horacio Salgán, deux grands maîtres du tango argentin.

«Mariano Mores est non seulement un pianiste exceptionnel, il a aussi introduit des instruments qui, comme la batterie, n'étaient pas l'apanage du tango», raconte Andrés Rosconi, leader et lui-même pianiste du Quinteto Cinco Esquinas. «Quant à Horacio Salgán, je pense qu'il est le plus grand pianiste de l'histoire du tango. Il a 100 ans, il vit encore et, récemment, on lui a rendu hommage au Teatro Colón de Buenos Aires. Il a joué du piano en public jusqu'à l'âge de 95 ans. Il a maintenant laissé sa place à son fils, mais il continue de composer et de travailler chaque jour. Dans les années 1960, il a formé le Quinteto Real. C'est un arrangeur et un musicien qui a une technique prodigieuse et une imagination débordante. Il a aussi 400 arrangements à son crédit.»

Andrés Rosconi est un directeur pianiste qui s'inspire des grands directeurs pianistes de l'histoire. Très influencé par le répertoire du Quinteto Real lorsqu'il a formé le Quinteto Cinco Esquinas en 2005, il a fait évoluer le répertoire de son groupe pour l'adapter à un spectre plus large. «Au début, je réécrivais les partitions du Quinteto Real et nous étions très heureux de jouer cela. Puis, nous avons intégré les années 1920, la période de Gardel, jusqu'aux années 1950, du Piazzolla et au-delà.»

Plusieurs autres maestros



QUINTETO CINCO ESQUINAS

Le Quinteto Cinco Esquinas sera présent tout au long de la semaine pour animer différents spectacles.

ont marqué, dont Osvaldo Pugliese, Anibal Troilo, Alfredo Gobi et Alfredo Berlinghieri. L'écoute de plusieurs pièces du groupe permet de comprendre la diversité de l'approche, même si la facture est assez classique, avec les instruments habituels comme le bandonéon, le piano, la contrebasse, le violon et la guitare. Une guitare électrique occupe beaucoup d'espace et se mêle aux autres instruments. Des effets rythmiques à la Piazzolla se font entendre. Et le son peut parfois devenir plus contemporain.

«Dès le début, l'idée était de former un orchestre de tango assez petit pour s'adapter à

tout, explique Andrés Rosconi. Nous visons la palette la plus grande possible avec un quinteto. Dans nos spectacles, on a plusieurs moments où on intercale les années 1940, 1950, 1960 et du Piazzolla plus récent. On veut marquer tous les styles. Les gens qui nous écoutent savent qu'ils ne vont pas écouter seulement un style de

tango. On peut aborder le tango traditionnel dans une forme plus intime qui se rapproche de la musique de chambre. On fait du tango aussi bien pour la danse que pour l'écoute.» Avec, en prime, Natsuki Nishihara, une Japonaise au bandonéon.

Collaborateur  
Le Devoir

Festival international de tango de Montréal, du 9 au 14 août à Montréal. Le Quinteto Cinco Esquinas au Festival, le 9 août: milonga d'ouverture au théâtre Rialto avec les danseurs invités. Le 10 août: Tango au clair de lune aux Serres municipales de Verdun avec Luisa Calle et Alexander Moncada, gratuit. Le 11 août: Hommage à Mariano Mores et Horacio Salgán au théâtre Rialto avec les danseurs Vanessa Fatauros et Damian Rosenthal ainsi que Laura Sidera et Mauricio Monzon. Le 13 août: Spectacle des maestros au théâtre Rialto avec les danseurs invités. Le 14 août: milonga de clôture au théâtre Rialto avec les danseurs invités. www.fitm.ca

## SALLE BOURGIE

16 17 La Fondation Arte Musica présente

## CONCERT ANNIVERSAIRE

Mercredi 28 septembre - 19h30

J. S. BACH Concertos brandebourgeois n° 2 et 5  
MONTEVERDI Motet *Domine ad adjuvandum*  
MENDELSSOHN Oclouar à cordes  
M. McKINLEY *Hommage à Louis C. Tiffany*

Soyez des nôtres pour cette soirée anniversaire haute en couleurs avec plus de 25 musiciens.

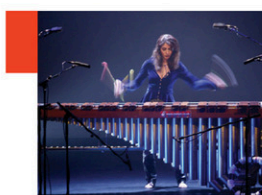
## SÉRIE TIFFANY DAME EVELYN GLENNIE

Mercredi 5 octobre - 19h30

Anne Manson, chef  
Dame Evelyn Glennie, percussion  
Orchestre de chambre du Manitoba

Œuvres de CHOSTAKOVITCH,  
CORELLI et VIVALDI

L'extraordinaire percussionniste Dame Evelyn Glennie vous éblouira par sa virtuosité.



## SÉRIE TIFFANY FRETWORK, consort de violes (Grande-Bretagne)

Jeudi 6 octobre - 19h30

Invitée: Suzie LeBlanc, soprano

*My Mind to Me a Kingdom Is*

Œuvres de BYRD, GIBBONS et PURCELL  
Le summum de l'élégance anglaise!



## PHILIPPE SLY, baryton-basse

Dimanche 6 novembre - 14h

Les sessions Schubert

Un récital de lieder de SCHUBERT par le charismatique Philippe Sly accompagné du guitariste John Charles Britton.

ISABELLE FAUST, violon  
ALEXANDER MELNIKOV, piano

Jeudi 10 novembre - 19h30

BEETHOVEN Sonates n° 1, 2 et 3, opus 12  
Sonate n° 9, «À Kreutzer», opus 47

L'enregistrement des dix *Sonates pour violon et piano* de Beethoven par ce duo d'exception a été acclamé par la critique.



## CHRISTIAN IMMLER, baryton

Mercredi 7 décembre - 19h30

Les chants du cygne

Le baryton allemand propose les derniers cycles de chant écrits par BARBER, BRAHMS, FAURE, RAVEL et SCHUBERT.



Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD



Du 25 juillet au 15 août 2016

ROMÉO ET JULIETTE 11 AOÛT  
CONCERT GALA 12 AOÛT

www.icav-cvai.ca  
www.admission.com

14-27 AOÛT

MISQA 2016

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE  
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS  
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

14-08 BORODIN RUSSIE CONCERT D'OUVERTURE

18-08 ROLSTON CANADA / GOLDMUND ALLEMAGNE

19-08 MECCORE POLOGNE / ARGUS ÉTATS-UNIS

25-08 GOLDMUND ALLEMAGNE / ROLSTON CANADA

26-08 ARGUS ÉTATS-UNIS / MECCORE POLOGNE

27-08 CALIDORE ÉTATS-UNIS / CANADA CONCERT DE CLÔTURE

INVITÉS: STEFAN FEHLANDT & VLADIMIR BALSHIN

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES

MISQA.COM • 514.550.8057

## CULTURE › MUSIQUE

## Réécrire les statistiques pour Céline Dion

Le climat demeure incertain dans l'industrie du spectacle au Québec

La tournée québécoise qu'effectue présentement Céline Dion fracassera des records de vente de billets pour un concert de chanson francophone et, conséquemment, bouleversera les statistiques d'une industrie du spectacle québécois fragilisée depuis quelques années par la concurrence internationale et un marché du disque physique et numérique à bout de souffle. Analyse.

PHILIPPE RENAUD

Les dix concerts au Centre Bell de la gloire de Charlemagne au Centre Bell (jusqu'à mercredi), suivis des cinq soirs au Centre Vidéotron de Québec (les 20, 21, 24, 25 et 27 août) et des deux dernières dates à l'Amphithéâtre Cogeco de Trois-Rivières (30 et 31 août) paraissent déjà comme un exploit, et pas uniquement pour un artiste québécois. Or, sous la loupe, cette tournée prend les allures d'un événement sismique.

Faisons un calcul rapide. Le producteur Evenko confirme que la capacité du Centre Bell pour chacun des concerts de la diva est d'environ 15 500 spectateurs et qu'il « ne reste que quelques billets pour trois ou quatre de ces spectacles », affirmait Christine Montreuil, attachée de presse de l'entreprise. On ne connaît pas le nombre de billets vendus pour les concerts au Centre Vidéotron, mais on présume qu'ils ont été pratiquement tous écoulés; chez Evenko, on suggère que la capacité du Centre sera d'environ 13 000 spectateurs pour ces concerts. On en comptera 9000 encore par soir à Trois-Rivières. Estimation totale: 238 000 billets écoulés pour voir Céline Dion interpréter un répertoire spécialement constitué de chansons en français.

Depuis 2004, l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ) récolte et analyse des données relatives aux industries culturelles de la province. Selon les données publiées dans le plus récent bulletin *Optique*

*culture - La fréquentation des arts de la scène au Québec en 2014* (numéro 42, septembre 2015), l'assistance aux spectacles de chanson francophone en 2014 représentait 617 902 billets; les dix-sept concerts que Céline Dion donne présentement pèsent ainsi pour près du tiers de l'assistance annuelle totale aux spectacles de chanson francophone au Québec!

## Croissance possible

« On peut présumer que l'assistance aux spectacles de chanson francophone sera en croissance cette année », avance prudemment Claude Fortier, chargé de projets Arts de la scène, enregistrement sonore, cinéma et audiovisuel de l'OCCQ. « On peut aussi prévoir un impact positif sur les revenus de billetterie, puisqu'on peut faire l'hypothèse que le prix des billets est plus élevé [que la moyenne du prix pour les autres concerts de chanson francophone]. » Le revenu moyen de billetterie par spectateur payant en chanson francophone était de 33,39\$ en 2014.

Ce genre d'anomalie statistique que représente la tournée de Céline Dion illustre toute la difficulté de dégager des tendances sur la santé économique du spectacle au Québec, explique Claude Fortier. « Il faut dire que cette industrie carbure souvent aux gros spectacles qui vendent beaucoup de billets. Par exemple, lorsqu'une importante troupe de cirque installe un chapiteau et lance un nouveau spectacle qui attire plein de monde, ça vient "booster" les statistiques de cette année » et

brouille le portrait global. En 2011, lorsque U2 avait attiré 160 000 spectateurs en deux jours sur l'ancien site de l'hippodrome Blue Bonnets, l'assistance aux spectacles de chanson anglophone avait bondi de 42% par rapport à 2010.

« Ce genre d'événement n'est jamais le seul facteur explicatif [des variations statistiques], mais il a assurément un impact. On se souvient qu'en 2008, lorsque Céline Dion avait donné huit concerts au Centre Bell, ça avait aussi eu un impact, mais sur les données du spectacle anglophone », rappelle Fortier. Dynamisées par les 167 957 billets écoulés pour Céline, les entrées aux spectacles anglophones avaient cette année-là atteint un nouveau sommet, en hausse de presque 12% par rapport à l'année précédente.

« Tant mieux si Céline Dion "booste" le spectacle de chanson francophone, surtout après les résultats décevants de 2014 », commente Solange Drouin, directrice générale de l'ADISQ. Comme plusieurs acteurs de l'industrie, elle s'inquiète de la santé du spectacle francophone au Québec, mais propose une lecture plus nuancée de la « tendance des dernières années [...], la baisse de fréquentation de la chanson francophone » postulée dans le bulletin *Optique Culture* publié en septembre 2015.

« Je crois que les statistiques offrent une vision partielle de la réalité, puisqu'elle ne recense que les spectacles payants, avance Solange Drouin. Or on sait que l'assistance pour les spectacles francophones est importante dans les festivals » qui offrent une programmation gratuite, comme les FrancoFolies de Montréal, par exemple. « Le circuit des festivals est très important pour nos artistes. Cet aspect de notre industrie, l'OCCQ n'est pas en mesure de le saisir. »

Le climat demeure néanmoins incertain dans l'industrie



GRAHAM HUGUES LA PRESSE CANADIENNE

Les concerts que Céline Dion donne présentement représenteraient près du tiers de l'assistance annuelle totale aux spectacles de chanson francophone au Québec.

du spectacle, et la directrice générale de l'ADISQ appelle à « agir sur l'ensemble de l'industrie pour redonner de la vigueur au spectacle francophone. Pour se vendre, notre chanson a besoin d'exposition à la radio, à la télévision, sur les services de musique en ligne.

Partout, la chanson francophone est sous-représentée. Le spectacle a besoin de ces canaux de diffusion. »

L'Observatoire publiera le mois prochain son nouvel état des lieux des arts de la scène et du spectacle de chanson francophone; une

brève analyse des premières données (incomplètes) pour l'année 2015 semble déjà pointer vers une très légère hausse d'assistance. Et ce, sans le coup de pouce de Céline.

Collaborateur  
Le Devoir

## JAZZ

## Stan Levey: maître batteur et boxeur

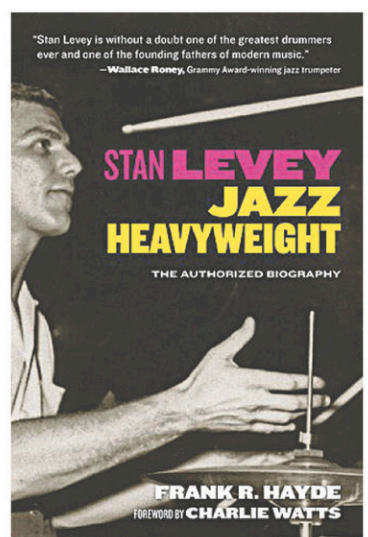
SERGE TRUFFAUT

Stan Levey fut un maître batteur et un champion boxeur. Oui, oui, oui, il battait la mesure et encaissait les coups. Ceci explique cela: il fut l'as, et pas de pique SVP, des roulements de tambour qui commandent aux solistes d'improviser, puis de la fermer. Il fut si apprécié, autrement dit si demandé, qu'il fut et reste un des très rares musiciens à avoir tracé la diagonale entre deux points cardinaux du jazz: le « bibeaupe » et le « cool jazz », alias le jazz West Coast. Bref, il fut batteur et arpenteur.

On vous parle de lui aujourd'hui parce qu'il est le sujet d'une biographie intitulée *Stan Levey - Jazz Heavyweight* écrite par Frank R. Hayde et publiée par Santa Monica Press. Une biographie que son bon ami Charlie Watts a préfacée. Oui, oui, oui. Au fil des ans, le batteur des Stones est devenu un proche de son idole de jeunesse que fut Levey.

Le travail effectué par Hayde — ses recherches et ses entrevues — a ceci de passionnant qu'il retrace le parcours quasi typique d'un artiste de cette génération. Comme la majorité des bonzes du jazz dit « West Coast », il est né dans l'Est. Plus exactement le 5 avril 1926 à Philadelphie au sein d'une famille désargentée. Comme Art Pepper, Stan Getz, Gerry Mulligan, Shorty Rogers et consorts, il a joué dans des big bands.

Mais il s'est tout d'abord distingué en étant avec Max Roach le batteur permanent, et non surnuméraire, on insiste, des premières années du be-bop. C'est Dizzy Gillespie qui le premier lui mit le pied à l'étrier et lui prodigua mille et un conseils qui, selon Hayde, ont eu une influence très bénéfique sur Levey. Qui dit Gillespie dit évidemment Charlie Parker. Avec ce dernier, Levey resta des années. C'est aussi par ce dernier, le clochard



céleste si cher à Jack Kerouac, qu'il fut initié à l'héroïne. Ainsi que le détaille Hayde, cette dépendance va lui valoir plusieurs séjours en prison.

Au cours de son association avec Parker, Levey va se lier d'amitié avec un homme réputé difficile, voire parfois asocial, soit Miles Davis. Jusqu'à la fin de sa vie, Davis entretiendra des liens avec Levey qui ont pour origine une réalité extérieure à la musique: la boxe. Pour aider sa mère à boucler les fins de mois, Levey fut boxeur professionnel avant d'être batteur. Pour faire court, Levey apprit les rudiments du « noble art » à Davis, qui en était fou. Bref, leur longue amitié part de là.

Après avoir joué et enregistré avec tous les poids lourds du jazz de cette époque, les « beboppers » comme les maîtres du jazz classique, Coleman Hawkins, Ben Webster et compagnie, Levey va s'installer en Californie. Avec Shelly Manne, il va devenir le batteur par excellence du « cool jazz ». Il battra la mesure pour l'émblématique Howard Rumsey's Lighthouse All-Stars, pour Art Pepper et Chet Baker lors de l'enregistrement de *The Route*, pour Stan Getz, Shorty Rogers, Bob Cooper, Bill Perkins, Hampton Hawes... En un mot, il fut le pivot de la rythmique. Ensuite, il fera ce que feront

les meilleurs jazzmen de la côte ouest: du studio. Ainsi que le raconte son biographe, Levey a battu la mesure pour des dizaines et des dizaines de films, notamment *The Kid of Cincinnati*, *Bullit* ou encore *Cool Hand Luke*, des émissions de télé comme *Mission Impossible*, *Mannix*, *Batman*, *Route 66* et d'autres, des artistes populaires comme Frank Sinatra ou Barbra Streisand, jusqu'à ce qu'il décide en 1973 d'arrêter la batterie pour son autre passion et son autre métier: la photographie. De cet abandon à sa mort en 2005, il n'a plus jamais « battu ».

C'est d'ailleurs ces derniers épisodes qui font de ce livre une porte d'entrée royale sur les univers du cool jazz et des requins de studio. Cela étant, ce livre est accompagné d'une discographie sélective fort bien conçue et d'un épilogue touchant car composé de vignettes sur des gens qui ont ponctué la vie du grand Stan Levey.

Dans son numéro du mois d'août, le magazine *Down Beat* dévoile les résultats de son 64<sup>e</sup> référendum. Les pianistes Vijay Iyer et Robert Glasper, le saxophoniste Kamasi Washington et la compositrice et arrangeuse Maria Schneider sont les principaux lauréats de ce dernier. Le pianiste Randy Weston fait son entrée dans le Hall of Fame. Quoi d'autre? Les confidences assez marrantes de Michel Legrand sur son bon copain Miles Davis, plus les rubriques habituelles.

Le 28 juillet dernier, le Philharmonique de Los Angeles a exécuté pour la première fois un concerto pour violon composé par... Wynton Marsalis. Ce concerto, le célèbre trompettiste et directeur du Lincoln Jazz Orchestra l'a écrit pour la violoniste Nicola Benedetti.

Collaborateur  
Le Devoir

Hydro Québec présente

20 ANS

respirez le grand art

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

# DOMAINE FORGET

COLIN CARR

MARC-ANDRÉ HAMELIN

ICAV

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

## CONCERTS DU FESTIVAL

**VENDREDI 12 AOÛT 16 H 30**  
CONCERT-APÉRO  
Musique de chambre de BRAHMS  
Amuse-gueules et une consommation gratuite

**SAMEDI 13 AOÛT 20 H**  
Marc-André Hamelin, piano

**DIMANCHE 14 AOÛT 15 H**  
CONCERT-DÉGUSTATION  
Les chanteurs de l'Institut Canadien d'Art Vocal  
Joan Dornemann, direction artistique  
Paul Nadler, direction musicale  
OPÉRA GOURMAND  
Dégustation commentée par le chef Stéphane Modat

## LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

**14 AOÛT - INFLUENCES LATINES**  
Duo Umemoto-Seney, accordéon et guitare  
10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service | 12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

## JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 oeuvres installées sur la propriété!

## domaineforget.com

418 452-3535 | 1 888 DFORGET (336-7438)

# CULTURE › MUSIQUE

FESTIVAL ORIENTALYS

## Raï, rock et au-delà

Le groupe Raïna Raï se proclame à l'origine du raï moderne

YVES BERNARD

Du 11 au 14 août au quai Jacques-Cartier du Vieux-Port de Montréal, le festival Orientalys propose des rencontres, fusions, voire des mariages entre cultures orientales et occidentales. Parmi les artistes participants, le groupe algérien Raïna Raï fait figure de légende, d'autant qu'il revient pour la première fois depuis 2005. Formé en 1980 à Paris par des musiciens de Sidi Bel-Abbès, le groupe a révolutionné la musique maghrébine en créant un raï rock mâtiné de plusieurs autres styles algériens. Ici, la guitare électrique est en avant: celle de Lotfi Attar, le *guitar hero* que nous joignons par téléphone avec sa conjointe Hamida Attar, qui est parolière et attachée de presse de Raïna Raï.

« Nous sommes à l'origine du raï moderne, proclame Lotfi Attar. Nous avons remplacé les instruments de folklore par la basse, la batterie et la guitare. Nous avons créé quelque chose de complètement différent de ce que font les chanteurs de raï. Nous sommes un groupe qui amène un message différent. Comme Hendrix, je suis dans la lignée des guitaristes. C'est un mariage de l'Occident avec la musique maghrébine. »

La formation-culte a précédé et influencé des groupes comme l'Orchestre national de Barbès, Gnawa Diffusion et les autres qui ont suivi. Depuis ses débuts, Raïna Raï a connu plusieurs



Raïna Raï a révolutionné la musique maghrébine en créant un raï rock mâtiné de plusieurs autres styles algériens.

changements et ses membres se sont séparés au milieu des années 2000, avant de se reformer il y a quelques années. En plus du trio guitare-basse-batterie, les Algériens ont souvent utilisé les castagnettes karkabous, la derbouka et la flûte gasba. Lotfi Attar peut jouer les mi-

crotons à la guitare et certains passages de sa musique peuvent devenir assez *hard*, même si on chante en arabe dialectal.

« Nous voulons toucher tout le monde, pas uniquement la masse instruite, explique Hamida Attar. Nous essayons de nous distinguer de

*l'Orient et du Moyen-Orient. Nous proclamons notre identité: nous sommes Algériens, Maghrébains, Africains. L'Orient n'est pas notre véritable écriture. » Et les textes? « Il y a beaucoup d'engagement, surtout sur la condition féminine et par rapport à toute cette diversité fondamentale de la société qui a toujours essayé de gagner son identité. En Algérie, nous avons cette double culture, peut-être aussi cette triple culture: arabe, berbère et française, avec même un côté anglophone. »*

« Très jeune, j'ai écouté le groupe The Shadow et j'ai commencé par la musique instrumentale. Puis je me suis intéressé au blues, à B. B. King, puis à Santana, à Hendrix et à tous les grands groupes », raconte Lotfi Attar, dit Lotfi Raïna Raï. Il a commencé dans les mariages, a harmonisé le raï de l'époque avec le groupe Les Aigles noirs. Puis avec Raïna Raï, il ajoute au raï du rock, du gnaoui, du chaâbi, un peu d'andalou, de musique touarègue et de cette nouvelle musique qu'il crée présentement et qu'il appelle le gomb-guits.

Collaborateur  
Le Devoir

### FESTIVAL ORIENTALYS

Au quai Jacques-Cartier du Vieux-Port de Montréal, du 11 au 14 août. Raïna Raï sur la scène TD samedi 13 août à 21h30. [www.festivalorientalys.com](http://www.festivalorientalys.com)

## DE VISU

### Pour la liberté de création

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la revue *Le Nigog* défendit un art plus libre au Québec

NICOLAS MAVRIKAKIS

Le manifeste *Refus global* de 1948 et les artistes issus de l'automatisme ont, malheureusement, éclipsé plusieurs pans

de la culture au Québec. Et ce, autant dans l'imaginaire collectif que dans nos musées au pays, que cela soit dans la présentation des collections permanentes ou dans la sélection

des sujets pour les expositions temporaires...

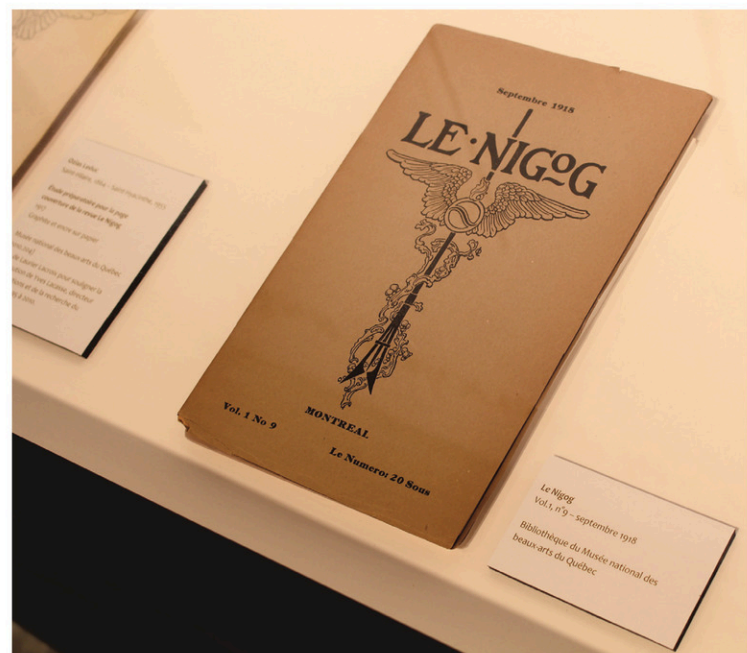
Il ne s'agit pas de remettre en question l'importance de ce mouvement, mais de prendre conscience, entre autres

choses, que l'histoire culturelle du Québec fut effervescente avant les années 1940. Récemment, l'expo sur le Groupe de Beaver Hall au Musée des beaux-arts de Montréal permettait à des chercheurs de faire le point sur un mouvement majeur dans la métropole du Canada dans les années 1920. Ces jours-ci, une expo au Centre d'exposition de l'Université de Montréal permettra de revenir sur un autre moment passionnant de la culture d'ici.

#### Une revue d'art moderne

1918. La guerre tire à sa fin. Ça sera la dernière. C'est en tout cas ce que disent bien des gens... Un groupe d'artistes et d'intellectuels va lancer une revue d'art et entreprendre un débat culturel. Cette revue fut créée par le musicien Léo-Pol Morin, l'architecte Fernand Préfontaine et le romancier Robert Larocque de Roquebrune. Son titre trouve son origine dans la culture amérindienne, le mot *nigog* (ou *nigogue*) y servant à désigner un outil en forme de trident permettant de darder le poisson. Un symbole humoristique et peut-être caustique du travail critique... Dès janvier, la revue paraît. Il y aura douze numéros de ce mensuel, l'aventure s'achevant en décembre de la même année. Dans le premier numéro, les fondateurs expliquent que cette revue tente « une réunion des esprits cultivés et de diffuser des idées artistiques dégagées de l'ignorance et de la naïveté ». Tout un programme, qui ne plaira pas à tous.

La revue *Le Nigog* défendra des positions artistiques hors



FÉLIX CHARTRÉ-LEFEBVRE, CENTRE D'EXPOSITION DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL  
Couverture de la revue *Le Nigog* conçue par Ozias Leduc

normes, dont celle de la victoire de la forme sur le contenu. Comme l'écrit Préfontaine dans un article de février 1918: « Le sujet ou anecdote dans une œuvre d'art n'a qu'une importance bien relative [...]. Le sujet ne doit en aucun cas dominer les autres qualités, car l'œuvre d'art deviendrait alors une chose d'intérêt bien passager et sortirait du domaine de l'art. » C'était alors une manière de célébrer la liberté créatrice, la subjectivité de l'acte créateur et de s'en prendre à l'instrumentalisation de l'art par l'Église et l'État. Préfontaine prétend même que ce sont les moins bons artistes qui ont mis en avant leur sujet, « incapables de suggérer aucune impression d'art » autrement. Cette revue s'en prit aussi beaucoup à une montée des thèmes nationalistes, régionalistes, liés au terroir et au catholicisme.

De plus, les auteurs y dénonceront une certaine indifférence du public francophone envers les arts, alors qu'il leur

semble qu'ailleurs — c'est-à-dire en France — la culture a droit de cité. Edouard Montpetit, dans l'article « *L'art nécessaire* », écrit ceci: « L'œuvre d'art est une richesse, une source dont plusieurs pays tirent d'abondants revenus. Mais l'art est infiniment mieux qu'un article de commerce. L'art révèle, l'art atteste, l'art est un élément national, une nécessité très haute. Sur son art, on juge un pays. »

Une revue qui appuiera des artistes importants comme James Wilson Morrice, Adrien Hébert, Henri Hébert, Alfred Laliberté, John Lyman... De ce dernier, vous pourrez d'ailleurs voir dans l'exposition son sublime autoportrait de 1918 dont les couleurs éclatantes choquent. Même la critique Préfontaine, dans *Le Nigog*, les trouva « désagréables ». Plus de 20 ans après le pointillisme, dont la palette n'était pas toujours sobre, plus de 10 ans après le fauvisme, un usage plus strident de la couleur pouvait encore choquer un public averti...

Cette exposition sur les arts visuels a circulé au Québec depuis 2014 et a été présentée au Musée national des beaux-arts du Québec jusqu'au début de 2015. Elle fut enrichie par l'équipe de l'Université de Montréal, passant de 50 objets à plus de 130, augmentée par des documents et œuvres sur la musique, l'architecture et la littérature. Elle se révèle d'une grande richesse.

Signalons que le 22 septembre aura lieu une journée d'étude sur *Le Nigog* organisée par la professeure Marie-Thérèse Lefebvre de l'Université de Montréal. Pour tout renseignement supplémentaire, on peut se rendre au [www.critiq.org](http://www.critiq.org).

Collaborateur  
Le Devoir

POUR VALORISER LES ARTS AU QUÉBEC: LA REVUE *LE NIGOG*, 1918  
Centre d'exposition de l'Université de Montréal jusqu'au 2 octobre.

**DÉJÀ PLUS DE 50 000 VISITEURS!**

**TOULOUSE-LAUTREC AFFICHE LA BELLE ÉPOQUE**

[mbam.qc.ca](http://mbam.qc.ca)

Cet été, le Musée est ouvert tous les jours dès 10 h!

AIR CANADA Bell M

UNE EXPOSITION ORGANISÉE PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL ET THE PHILLIPS COLLECTION, WASHINGTON (DC). HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC, LANGUAGES AU NOUVEAU BOUT DE DÉTAIL, 1892. COLLECTION PARTICULIÈRE. PHOTO PETER SCHALCH

#### VENTE BÉNÉFICIE COLLECTION ANNIE MOLIN VASSEUR

AOÛT UNIQUEMENT, ÉVENTUELLEMENT SEPTEMBRE

Mardi à samedi: 11h à 18h et sur rendez-vous 514 791 6704

RENCONTRES DISCUSSIONS les mercredis et jeudis 17 à 18 H.  
VERNISSAGE SAMEDI 13 AOÛT, 17 à 19 HEURES

3903, St-Denis, Montréal (Maison rose) [anniemolinvasseur@videotron.ca](mailto:anniemolinvasseur@videotron.ca)

24 août

De NICOLET au cœur des BOIS-FRANCS  
Maison-atelier du peintre **Rodolphe-Duguay**  
Musée Laurier – l'Hôtel des postes d'Arthabaska

1-4 septembre

LA CÔTE-DU-SUD le long du fleuve  
De la Seigneurie au patrimoine religieux  
Quelques places disponibles

22 octobre

QUÉBEC – Pierre Bonnard au musée



[www.lesbeauxdetours.com](http://www.lesbeauxdetours.com)

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

Il était une fois  
le Far WebLO AND BEHOLD.  
REVERIES OF THE  
CONNECTED WORLD

★★★ 1/2

Documentaire de Werner Herzog.  
États-Unis, 2016, 96 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

À l'âge vénérable de 73 ans, le cinéaste allemand Werner Herzog n'a plus l'énergie pour transporter un bateau au sommet d'une montagne (*Fitzcarraldo*) ou se battre avec ses acteurs (dont le regretté, et fou furieux, Klaus Kinski). Cela explique en partie son intérêt pour le documentaire (*Cave of Forgotten Dreams, Into the Abyss*), mais il n'aborde jamais le genre comme un pis-aller.

La chose se vérifie une fois de plus avec *Lo and Behold. Reveries of the Connected World*, une exploration en dix chapitres sur la naissance, le présent et l'avenir d'Internet. Voilà un vaste sujet, qu'Herzog aborde de manière résolument fragmentaire, se permettant fantaisies et digressions, retrouvant des acteurs importants de ce phénomène technologique exceptionnel et des personnalités excentriques, atypiques, que le cinéaste affectionne depuis toujours.

Sa caméra s'engage dans le corridor terne d'un des pavillons du campus de l'Université de Californie à Los Angeles, où se cache l'ordinateur qui, le 29 octobre 1969, allait transmettre le tout premier courriel, subissant du même coup le tout premier crash du Web: plutôt que «Log In», le destinataire a dû se contenter de lire «Lo». Qu'à cela ne tienne puisqu'une page importante venait de s'écrire grâce à des chercheurs comme Leonard Kleinrock, très fier de jouer au guide touristique dans ce lieu mythique et de donner de solides coups sur cette machine conçue comme un appareil militaire.

## Questions déroutantes

Depuis cette variation informatique du «One small step for man...», la planète Internet a pris une expansion fulgurante, mais Herzog ne tient pas à entrer dans les détails. À la manière d'un philosophe — ce qu'il est parfois —, il pose des questions déroutantes à ses interlocuteurs, surtout ceux engagés dans des recherches destinées à transformer notre quotidien. Du véhicule à la conduite autonome au robot un jour capable de pénétrer dans une centrale nucléaire sens dessus dessous en passant par la colonisation de la planète Mars et l'éventuel remplaceant bionique de Cristiano Ronaldo sur un terrain de foot, les possibilités semblent infinies. Et inquiétantes.

Avec sa voix cavernueuse et un accent inimitable, Werner Herzog zigzague entre les bienfaits et les vicissitudes d'Internet, retrouvant Kevin Mitnick, l'un des plus célèbres pirates qui soient, donnant la parole à des personnes sensibles aux ondes électromagnétiques ou à des parents éplorés après le décès tragique de leur fille en voiture et dont les dernières images, horribles, sont devenues virales. Loin d'être enveloppée de compassion, cette famille en deuil fut littéralement bombardée de messages haineux; dans ce contexte, que la mère décrive Internet comme l'Antéchrist ne surprendra personne.

Les robots pourront-ils tomber amoureux? Internet peut-il réfléchir à sa propre évolution? Nos pensées pourront-elles s'écrire d'elles-mêmes en 140 caractères et inonder Twitter? Ces interrogations, pas si saugrenues, tapissent cette mosaïque documentaire parsemée de touches ironiques dignes d'un cinéaste qui en a vu d'autres, et qui connaît sa valeur. Car si les machines pourront sans doute faire du cinéma, jamais elles n'en feront comme Werner Herzog. C'est lui qui le dit, et on le croit sur parole, mais certains de ses interlocuteurs n'en sont pas si convaincus.

Collaborateur  
Le Devoir

## Père de sang ou le retour de Mel Gibson

En entrevue, Jean-François Richet revient sur son film rempli d'allusions à la vie de l'acteur

FRANÇOIS LÉVESQUE

La bande-annonce de *Père de sang* laisse présager un film d'action aussi musclé qu'écervelé. Or, si muscles il y a, la matière grise n'est pas absente — et on ne fait pas allusion ici à celle qui est projetée sur les murs au détour d'une fusillade. Mettant en vedette Mel Gibson dans le rôle-titre, le long métrage de Jean-François Richet consiste, en filigrane, en une sorte de chemin de croix de la star déchue, avec force notations biographiques à l'appui. On discute du résultat assez réjouissant avec le cinéaste français.

«Peter Craig a adapté son propre roman. Tout s'y trouvait déjà, y compris l'humour dans les échanges. Le projet n'a pas été conçu autour de Mel Gibson», précise d'office Jean-François Richet. Il n'empêche, le fait que cet acteur-là joue ce rôle-là n'est pas banal. Voyez plutôt.

## Allusions manifestes

Campée au Nouveau-Mexique, l'intrigue repose sur les retrouvailles tendues entre John, un ex-détenu alcoolique, et Lydia, sa fille de 17 ans, qui vient d'abattre accidentellement son truand de petit ami. Déjà mise à mal, la sobriété nouvelle de John est davantage compromise lorsque les associés du défunt se pointent, toutes mitrailluses et mines patibulaires dehors.

En fuite avec Lydia, et donc ne respectant pas ses conditions, John renoue avec sa progéniture à la langue bien pendue. De détour chez un ancien acolyte néonazi en visite incognito dans le pénitencier où il était encore récemment prisonnier, John essaie, pour

Jean-François Richet, à gauche, avec l'actrice Erin Moriarty et l'acteur Mel Gibson, lors de la première de *Père de sang*.

LOÏC VENANCE AGENCE FRANCE-PRESSE

une fois, d'agir honorablement.

Sachant que Mel Gibson, un alcoolique en rémission, est tombé en disgrâce après avoir formulé des commentaires antisémites lors de son arrestation pour conduite avec facultés affaiblies en 2006...

«Les producteurs m'ont proposé le projet avec l'aval de Peter Craig sur la foi de mon diptyque sur Mesrine [L'instinct de mort et L'ennemi public n° 1]. C'est moi qui ai pensé à Mel. De là, ça s'est passé très simplement: je lui ai fait parvenir le scénario et les deux Blu-rays de Mesrine, et il a tout de suite demandé qu'on se rencontre. Je lui ai envoyé le tout le 22 décembre et, le 24, j'étais chez lui. Il faut dire que le scénario était très bien écrit.»

Pour mémoire, le romancier Peter Craig a coécrit le film *The Town* de Ben Affleck. Andrea Berloff, scénariste de *Straight Outta Compton*, a également participé à l'adaptation.

## Le final cut

«On n'a pas vraiment abordé les choses sous l'angle personnel, répète Jean-François Richet. Dans le travail, Mel est vraiment agréable, car il fait confiance au réalisateur, et ce, même s'il est lui-même un sacré cinéaste. Tout ce qui lui importe pendant le tournage, c'est de connaître la motivation de son personnage. Et il est extrêmement généreux avec ses partenaires, là encore peut-être justement parce qu'il réalise aussi

et qu'il sait que meilleur est l'ensemble, meilleur sera le film.»

Un film, en l'occurrence, réalisé de manière indépendante aux États-Unis mais financé par des joueurs français: Wild Bunch et Why Not Productions (derrière le cinéma d'auteur des Arnaud Desplechin et Jacques Audiard, entre autres).

«L'avantage d'un tournage à petit budget comme celui-ci, c'est que j'ai le final cut. C'est mon montage, et non celui de la production ou du studio. Remarque, je n'ai jamais eu envie de renier un de mes films, qu'il s'agisse de ceux tournés en France ou de ceux aux États-Unis. D'ailleurs, il y a du bon dans la façon de fonctionner des

grands studios. Une fois que le montage cinéma est prêt, on a dix semaines additionnelles pour proposer un montage personnel, un directeur's cut. Ils procèdent ensuite à des projections-tests et c'est le montage qui obtient les meilleurs résultats qu'ils conservent. Contrairement à l'idée reçue, les gens des studios ont souvent de bonnes idées.»

## Au-delà des apparences

Habitué des thrillers suintant la miltitude, Jean-François Richet travaille ainsi des deux côtés de l'Atlantique, réalisant dans l'Hexagone un *Ma 6-T va crack-er*, puis à Hollywood un *Assaut du poste 13*, d'après John Carpenter.

Or, malgré les codes américains, on sent le regard européen dans *Père de sang*, notamment en ce qui a trait aux armes à feu, que le protagoniste ne brandit qu'à regret, et en dernier recours.

«J'aime que les personnages fassent les choses par nécessité. Comme dans la vie. C'est donc comme ça que je traite la violence. Globalement, je crois qu'on essaie tous de contenir notre violence. Aux États-Unis, s'il y a autant d'armes qui se vendent, je pense que c'est parce que les gens ont peur, et que c'est d'abord pour se défendre et non pour attaquer. Mais le moteur, c'est la peur.»

Bref, et pour peu qu'on accepte d'aller au-delà des apparences, sous ses allures de série B violente carburant aux archétypes et au pastiche post-Tarantino, *Père de sang* possède une certaine substance.

En plus d'offrir à un Mel Gibson capable d'autodérision une improbable renaissance.

Le Devoir

## Le legs et la réunion à travers la nourriture

LES DÉLICES DE TOKYO  
(V.O. S.-T.F.)

★★★

Drame social de Naomi Kawase.  
Avec Masatoshi Nagase,  
Kirin Kiki, Kyara Uchida.  
France-Allemagne-Japon,  
2015, 113 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

«Une bonne cuisinière est une fée qui dispense le bonheur», se plaisait à dire la créatrice de mode Elsa Schiaparelli. On pense souvent à cette maxime pendant le film *Les délices de Tokyo*, où un tel personnage ne rend pas tant heureux qu'il aide à vivre mieux. Il y a une nuance, ce dont ce long métrage de Naomi Kawase ne manque pas.

À Higashimurayama, dans la préfecture de Tokyo, Sen, 40 et quelques années, gère un petit comptoir où il confectionne des dorayakis. Cette pâtisserie traditionnelle, qui consiste en deux petites crêpes enveloppant une garniture aux haricots rouges, est très populaire, mais la recette de Sen n'est pas au point. Se présente un jour une vieille dame toute souriante, Tokue, qui lui propose ses services. C'est que la septuagénaire, malgré des mains lourdement scarifiées, sait confire lesdits

haricots comme pas une. En retrait, la jeune Wakana, une habituée des lieux qui vient de décrocher de l'école, observe la relation qui se noue graduellement entre le maître et l'apprenti, elle-même étant un peu devenue la protégée du taciturne Sen.

## Complexité sous-jacente

À l'instar du dorayaki, qui semble facile à préparer mais qui requiert en réalité des trésors d'attention, le film annonce une trame simple qui n'a de cesse de gagner en profondeur à mesure que les personnages révèlent leurs vulnérabilités, leurs blessures et leurs tourments.

Atteint de la lèpre après la guerre, Tokue a par exemple passé toute sa vie ou presque dans le quartier où les malades en quarantaine étaient confinés. Libres de circuler depuis 1996, les rescapés de la maladie, telle Tokue, sont encore victimes de discrimination. Ainsi les marques aux mains de la cuisinière sont-elles mal vues par la propriétaire du comptoir que gère Sen.

Sen, dont le passé trouble émerge également par petites touches, tout comme la situation familiale difficile de Wakana.

À ce propos, s'il est un regret que l'on peut formuler à l'égard

du scénario écrit par la réalisatrice japonaise, lauréate du Grand Prix à Cannes en 2007 pour *La forêt de Mogari*, c'est sa propension à s'embourber dans les explications et les précisions au troisième acte.

Par l'entremise de conversations, de lettres et d'enregistrements, les uns et les autres viennent expliciter ce que le récit et les acteurs étaient jusque-là parvenus à suggérer avec finesse — comme le fait que le trio s'est choisi comme famille de substitution.

Bref, après la subtilité de l'entrée puis du plat principal, une certaine lourdeur narrative s'installe, comme un dessert trop riche pour demeurer dans les analogies culinaires.

## Naturel irrésistible

Éminemment attachante, la vénérable Kirin Kiki projette avec un naturel irrésistible ce mélange d'humilité, de sagesse et d'espoir qui rend le personnage de Tokue si inspirant. Impartis de partitions plus sobres et commandant davantage d'intériorité, Masatoshi Nagase et Kyara Uchida émeuvent également.

On le répète, c'est aussi beaucoup grâce à eux trois que *Les délices de Tokyo* déploie, là encore, comme son mets vedette, un mélange de saveurs



Le film annonce une trame simple qui n'a de cesse de gagner en profondeur à mesure que les personnages révèlent leurs vulnérabilités, leurs blessures et leurs tourments.

plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, ce qui débute comme une réflexion lumineuse sur la transmission se meut, de manière inattendue, en méditation plus grave sur le thème de

l'isolement sur fond d'exclusion. Inégal, certes, le film ne s'en laisse pas moins savourer longuement.

Le Devoir

cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma
cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma	cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma
17h00 et 19h00*									
<b>Parfaites</b> de Jérémie Battaglia, documentaire, Québec, 76 min, VOF	<b>Belladonna of Sadness</b> de Eiichi Yamamoto, animation, Japon, 93 min, STA, version restaurée 4K								
cinéma thèque qc	335, boul. de maisonneuve est @berri-uqam	(514) 842-9768 cinematheque.qc.ca							

«EXTRAORDINAIRE»  
- /Film

«EXCEPTIONNEL»  
- Deadline

LOGAN LERMAN SARAH GADON TRACY LETTS LINDA EMOND DANNY BURSTEIN

**INDIGNATION**

UN FILM DE JAMES SCHAMUS  
D'APRÈS LE ROMAN DE PHILIP ROTH

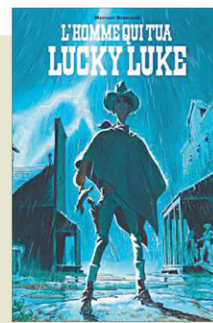
Remstar

**MAINTENANT AU CINÉMA**

VERSION ORIGINALE ANGLAISE  
COMPLEXE INTERNATIONAL  
FORUM

RemstarFilms

## LA VITRINE

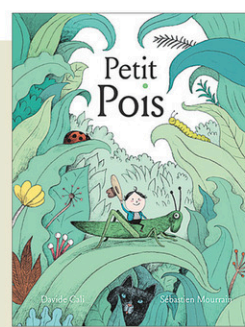


BANDE DESSINÉE

**L'HOMME QUI TUA LUCKY LUKE**  
Matthieu Bonhomme  
Lucky Comics  
Bruxelles, 2016, 64 pages

Mais peut-on diable vraiment faire ça? Abattre de sang-froid, dans la quatrième case de la première planche, un monstre sacré, une icône, un pauvre cow-boy solitaire né en 1946, simultanément dans l'esprit du bédéiste belge Morris et dans un hors-série de *Spirou*? Si vite et en tirant dans le dos, en plus? Eh bien, oui, et le coupable n'a même pas d'état d'âme et signe l'odieuse crime d'un Bonhomme, Matthieu Bonhomme, la quarantaine, père de la série Esteban, qui présente son geste comme un «hommage» à Morris. Avec des amis comme ça..., comme on dit! Les traits du héros sont ici singuliers. L'histoire, elle, l'est un peu moins: on est dans le Far West, dans une ville où le pouvoir est corrompu et où le justicier et son fidèle destrier vont faire face à une certaine hostilité. Un revolver a disparu, une diligence a été attaquée et l'on pointe un coupable facile. Prévisible? Oui, comme l'ensemble de cet «hommage» qui s'avère surtout une lecture précise des codes et des cadres, avec un coup de crayon atypique, d'une série-culte dont on ne tue pas si facilement le héros!

Fabien Deglise



LIVRE JEUNESSE

**PETIT POIS**  
Davide Cali  
Illustrations de Sébastien Mourrain  
Comme des géants  
Montréal, 2016, 36 pages

«Quand il est né, Petit Pois était petit. Très petit.» Si riquiqui qu'il se baignait dans un bol à soupe. Plus tard, lorsqu'il s'est mis à marcher, il chaussait les souliers des poupées, dormait dans une boîte d'allumettes, ou sur le chat, et apprenait à nager dans le lavabo. Or, s'il s'est rapidement accommodé de sa petitesse, la rentrée à l'école est pour lui un exploit de taille. Son professeur se demande d'ailleurs ce qu'il pourra bien faire plus tard. Qu'à cela ne tienne, le héros saura trouver un emploi à sa mesure. Et c'est là tout le charme de cet album dans lequel la différence, l'art et la minutie se déploient en mille et un petits détails tous aussi savoureux que brillants. Le complémentarité qui se joue entre le texte et les illustrations délicates de Sébastien Mourrain invite le lecteur à saisir la force du dessin, à fouiller l'image pour découvrir la présence d'objets du quotidien utilisés de façon étonnante dans l'univers de Petits Pois. Des cartes à jouer servant de chevalets? Un bouchon de bouteille en guise de banc? Pourquoi pas. Tout est possible quand on laisse l'imagination de l'artiste se déployer. En librairie le 4 août.

Marie Fradette



Les géants de l'étang est un conte animalier plus grand que nature, signé Marylin Perreault.

THÉÂTRE DE LA DAME DE CŒUR

## Le Théâtre de la Dame de cœur, 40 ans de persévérance et d'audace

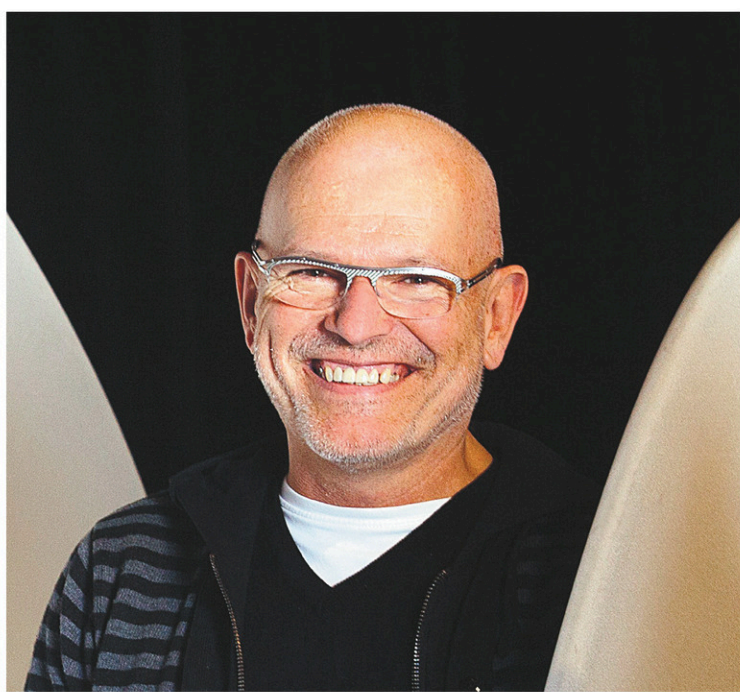
MARIE FRADETTE

Cette histoire qui mène aujourd'hui le Théâtre de la Dame de cœur à parcourir le monde, à se produire au Japon, à Singapour ou encore à Taïwan, où il s'envolera en décembre, a commencé dans les années 1970 en pleine période d'expérimentation théâtrale.

Dans un élan de créativité — toujours bien vivant — et avec la folle envie d'essayer de nouvelles choses, Richard Blackburn et quelques amis artistes ou comédiens quittent la grande ville pour Upton, petit village de la Montérégie, où ils découvrent un site unique et abandonné, «presque fantomatique», sur lequel ils établissent assez rapidement leur quartier. «Je portais en moi ce goût d'aller travailler en région et une occasion nous a permis de le faire. On était partis avec des principes simples: trouver une nouvelle façon de pratiquer notre métier, travailler de manière éclatée sur le plan scénographique et, surtout, se laisser influencer par l'environnement.»

Avec *La légende de la noire et de la blanche*, premier spectacle présenté avec des marionnettes géantes, cette volonté prenait vie. Installé directement sur la rivière, le décor était éclairé grâce à des barils de métal remplis de feu. Un immense chapeau s'avancit sur la rivière noire, symbolisant la présence de l'homme et de la pollution. Le directeur général et artistique Richard Blackburn est fier de rappeler qu'à l'époque, rien ne se comparait à ça. «À Montréal, le Théâtre Sans Fil faisait de la marionnette géante, mais nous, en campagne, avec cette façon de faire, on était les seuls.»

Si le point de départ du TDC s'est fait de manière un peu instinctive, peu à peu la démarche artistique s'est peaufinée, a été nommée. «On s'est posé des questions sur notre



PATRICK ROGER

Le directeur général et artistique Richard Blackburn

façon de faire, sur la surdimension, et on a réalisé que la voie royale pour nous, c'était de dire: ce qui me dépasse intérieurement, je vais l'exprimer par ce qui me dépasse extérieurement. C'est un jeu de miroir. Toute la métaphore et l'allégorie se jouent comme ça.» Vers le milieu des années 1990, le TDC commence alors à se faire voir à l'international, notamment au Japon, où il fait son premier grand coup, sur le thème de la sagesse et de la nature, puis à Singapour, où il rejoue un spectacle sur l'eau.

### Persévérer pour durer

Au mitan de sa vie, le Théâtre de la Dame de cœur n'a pas pris une ride. À force de persévérance et d'audace, il roule sa bosse dans un esprit collectif enviable. En effet, tout le travail ne saurait être accompli sans, d'abord, une synergie au sein du microcosme. «Upton, c'est le laboratoire de recherche et de création. Tout est développé ici»,

des raccourcis participe du rythme de vie contemporain. Mais cette façon de vouloir aller vite est tout à fait contraire à la démarche du TDC, qui n'a pris, lui, aucun raccourci pour arriver où il est. Richard Blackburn dira d'ailleurs que ce thème représente l'ombre de leur persévérance. Une belle façon de mettre en scène ce jeu de miroir entre l'extérieur et l'intérieur.

### Faire la différence

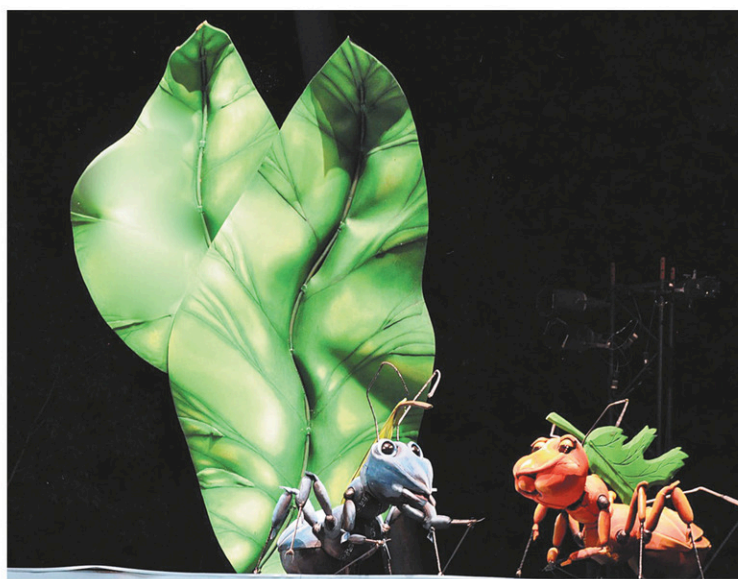
En plus de la pièce, le théâtre à vocation familiale offre d'autres activités pour souligner son anniversaire. À la fin d'octobre, un théâtre hanté sera présenté au public. «Les marionnettes vont révéler leur côté halloweenesque. On va faire ça sur le site pour être en relation avec la population, pour lui permettre de s'appropriier l'espace. Afin de célébrer ensemble. C'est important d'être avec elle.»

En effet, pour Richard Blackburn, l'équilibre entre l'audace artistique et la réceptivité du public doit toujours être là, dans la création. «Si on est trop hermétiques, le public ne nous suivra pas nécessairement. Il faut être accessible et en même temps il faut que le public sente qu'on a une proposition à lui faire qui est singulière. Beaucoup de gens viennent chez nous pour la différence. Aujourd'hui, il y a beaucoup de festivals incroyables, alors la concurrence est énorme. De savoir que, là, nos salles sont pleines, c'est vrai, on peut croire qu'on offre toujours la différence.»

Collaboratrice  
Le Devoir

### LES GÉANTS DE L'ÉTANG

Auteure: Marylin Perreault.  
Scénographie: collectif.  
Marionnettistes: l'équipe.  
À Upton, du mercredi au dimanche, à 20 h, jusqu'au 27 août.



THÉÂTRE DE LA DAME DE CŒUR

2  
102<sup>ième</sup>  
1  
6

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE JUIVE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Jeudi 8 septembre 2016 • 19h30  
5151, chemin de la Côte Ste-CatherineAssemblée générale annuelle  
Installation du nouveau président  
Hommage à Michael RosenthalConférence par Ron Williams  
« Le rôle des 'Européens brillants'  
dans l'architecture canadienne  
et dans l'architecture du paysage »

Réception

homicides et incestueux? Pourquoi la voix narrative persiste-t-elle si longtemps, durant tout le roman en fait, à nous les présenter sous un jour relativement positif et tendre? Pourquoi évoquer comme de «merveilleuses paroles» les dits de la mère, prostituée et sorcière, qui surnomme sa fille «ma petite cochonne, ma petite salope, ma cochettonne, mon enfant de nanane à moi»? Que signifie que d'épouser la voie des amants damnés constitue pour Julie la seule façon de s'ériger contre l'ordre établi? À quoi, dans notre histoire (ou dans toute histoire), ces deux figures grotesques et inquiétantes peuvent-elles bien faire écho?

Je cherche encore aujourd'hui. Plus je vieillis pour la comprendre, plus j'ai l'impression qu'il y avait de grands réservoirs de colère et de révolte chez cette dame si discrète, qui parlait du bout des lèvres mais écrivait avec de la foudre et du brisant. Je vois dans *Les enfants du sabbat* l'invitation d'une anarchiste du dimanche, qui enjoint, contre toute autorité, à faire l'expérience d'une liberté terrible et à respirer pour une fois, à pleins poumons, «l'air merveilleux de ce monde».

Collaboration spéciale  
Le Devoir

Né en 1978, Samuel Archibald est l'auteur du recueil de nouvelles *Arvida* (Prix des libraires 2012 et finaliste aux prix Giller pour la traduction anglaise de Donald Winkler), de la novella *Quinze pour cent*, du roman jeunesse *Tommy l'enfant-loup* et de la pièce *Saint-André-de-l'Épouvante*, tous publiés aux éditions Le Quartanier. Sa pièce de théâtre a été créée en juillet 2015 à Carleton-sur-Mer dans une mise en scène de Patrice Dubois. Il enseigne la culture populaire et la création littéraire à l'UQAM.

## CULTURE › LIVRES

## Science et douleur

À la lumière de ce que nous savons de Zia Haider Rahman: chansons d'exil et mathématiques amoureuses

CHRISTIAN DESMEULES

« **L**a littérature ne peut vivre que si on lui assigne des objectifs démesurés, voire impossibles à atteindre », écrit Italo Calvino dans l'une de ses *Leçons américaines*. À l'heure du tout-à-l'image et de la tyrannie du divertissement, l'injonction est plus que jamais vivante: « Il faut que poètes et écrivains se lancent dans des entreprises que nul autre ne saurait imaginer, si l'on veut que la littérature continue de remplir une fonction. »

Bien conscient de cet ultimatum — après tout, cette citation coiffe l'un des chapitres de son livre —, Zia Haider Rahman y répond en chargeant son premier roman d'un objectif ambitieux. Il y mélange la politique à la haute finance, les brumes de l'exil aux échos tragiques du monde contemporain. Longue méditation existentielle, *À la lumière de ce que nous savons* nous raconte en quelque sorte « l'histoire de la dispersion des nations, de la guerre au XXI<sup>e</sup> siècle, d'un

mariage au sein de l'aristocratie anglaise et des mathématiques de l'amour ».

Explorant les destins parallèles de deux amis dans la quarantaine, le roman est aussi un véritable festin pour l'intelligence. Un livre foisonnant et stimulant qui cherche d'un bout à l'autre à nouer ensemble des savoirs et des codes disparates pour « élaborer une vision du monde plurielle et complexe ». Des débuts littéraires impressionnants — on pourra peut-être reprocher à l'auteur une certaine froideur un peu crispée, une absence d'ironie.

Le premier, narrateur du roman, était banquier à Londres avant de se faire éjecter par sa firme et d'être abandonné par sa femme. Issu d'une riche famille du Pakistan, son père était professeur de physique à Princeton, aux États-Unis, puis à Oxford, tandis que son grand-père maternel avait été ambassadeur du Pakistan aux États-Unis.

Pour conjurer son oisiveté, il entreprend de raconter l'histoire de son ami Zafar à partir de leurs conversations et des carnets qu'il lui a laissés. Né au Bangladesh dans une famille pauvre, après des études en mathématiques à Oxford, Zafar



BISWARUP GANGULY WIKIPEDIA

Zia Haider Rahman est né dans une région rurale du Bangladesh, a étudié à Oxford et à Yale, a aussi travaillé à Wall Street avant de devenir avocat international.

est devenu trader en produits dérivés à Wall Street, où il s'était vite fait une réputation de magicien de la finance. Après un changement de cap, il s'est recyclé en droit international, travaillant notamment à la reconstruction de l'Afghanistan.

En 2008, c'est un Zafar usé, mais toujours en colère, qui réapparaît devant sa porte — sans jamais lui raconter ce qu'il a fait durant toutes ces années. « Un être humain fuyant des fantômes

tout en poursuivant des ombres. »

## Dimension autobiographique

Sans exagérer dans cette voie, il semble difficile d'évaluer la dimension autobiographique: comme l'un ou l'autre de ses personnages, Zia Haider Rahman est né dans une région rurale du Bangladesh, il a étudié à Oxford et à Yale. Il a aussi travaillé à Wall Street dans une banque d'investissements avant de devenir avocat international

spécialisé dans la défense des droits de la personne.

À la lumière de ce que nous savons, qui se déroule tantôt à Londres, tantôt à New York, Kaboul ou Islamabad, est rempli de digressions et de réflexions. C'est la radioscopie d'une longue crise existentielle (et amoureuse) à laquelle le roman, dans sa forme achevée, offre tout de même le début d'une réponse. Que faire de sa vie? « Zafar était pour moi la preuve que nous ne sommes pas prisonniers des vies que nous menons, que chacun de nos choix peut certes nous éloigner de vies non vécues mais que nous ne sommes pas condamnés par les circonstances ou le hasard à ceci, ici et maintenant. »

Quant à l'exil: « C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable. » Cette fissure, c'est peut-être aussi le lieu où Zia Haider Rahman s'insère lui-même entre les personnages de son roman, qui ramène à plusieurs reprises le théorème d'incomplétude de Gödel (« À l'intérieur de n'importe quel système donné, il existe des assertions qui sont vraies mais dont la vérité ne peut être démontrée »). Une théorie de logique

mathématique, estime Zafar, que le monde serait bien fou d'ignorer à une époque aussi dogmatique que la nôtre.

Derrière les gestes et les masques, le roman est aussi l'histoire d'une lente désintégration de toute connaissance face à l'épreuve du réel. Un peu à la manière de ce qui se fait entendre dans l'Éclésiaste 1,17-18: « J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent. Car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur. »

C'est-à-dire que nous ne savons pas grand-chose. Et que le peu que nous savons pèse de tout son poids sur nos jours et sur nos nuits. « Un exilé, fait dire encore Zia Haider Rahman à l'un de ses personnages, est un réfugié avec une bibliothèque. »

Et un exilé qui écrit? Un écrivain. Rien d'autre qu'un écrivain.

## À LA LUMIÈRE DE CE QUE NOUS SAVONS

Zia Haider Rahman  
Traduit de l'anglais  
par Jacqueline Odin  
Christian Bourgois  
Paris, 2016, 528 pages

## ROMAN AMÉRICAIN

## Joyce Carol Oates au vitriol

Un récit d'enlèvement d'enfant qui glace le sang

CATHERINE LALONDE

Jusqu'à quel point doit-on plonger dans les livres de cauchemars, dans ces récits qui nous rapprochent du cœur barbare des hommes? Est-ce nécessaire d'être hanté, quelques jours de lecture durant? Le lecteur, glissant entre les pages de *Daddy Love*, énième livre de la très prolifique Américaine Joyce Carol Oates (*Blonde, Les chutes, Mudwoman*), pourra se poser la question devant cette histoire terrible d'un enlèvement d'enfant.

Est-ce un devoir d'empathie, d'humanité, d'ouverture à toutes les possibilités du littéraire, qui demande de plonger dans cette peur primaire, celle des parents comme celle des enfants, d'une séparation forcée? Robbie, cinq ans, est kidnappé. Alors qu'il est avec sa mère, au sortir d'une trop excitante virée de Pâques au centre commercial d'une petite ville du Michigan. Elle est assommée. Il est enlevé. Les trois premiers chapitres, qui relatent en boucle les cinq minutes précédant le rapt, tout en

dressant un portrait beau et complexe (beau parce que complexe) de l'amour maternel (teint d'impatience, de fierté, de culpabilité, d'amour, de préoccupation, etc.), glacent déjà le sang, tournant autour de l'enlèvement annoncé, étirant le suspens jusqu'à faire vibrer d'anticipation.

## Le reste de la vie

On oscillera ensuite entre les scènes où le kidnappeur, Daddy Love, entame le conditionnement de celui qu'il appelle désormais Gideon, faisant de lui pour les sept prochaines années son petit esclave, et celles où les parents — surtout la mère — toujours éplorés, même alors que passe le temps, tentent sans grand succès de continuer à vivre.

On ne peut cesser de tourner les pages, ni de se laisser posséder par le récit, aussi sombre soit-il. Peut-être parce que Carol Oates a la précision, en quelques mots, de relater également les moments de bonheur passés — jamais simplistes —, de brillante familiale. « Est-ce qu'une femme devient un peu folle quand elle a un

enfant? Est-ce qu'on s'habitue à l'enfant? Est-ce qu'on veut s'y habituer? Lorsque Dinah se rappelait sa vie avant Robbie, sa vie avant sa grossesse, elle était stupéfaite par l'insignifiance de son existence quand elle n'était qu'elle », lit-on ainsi.

Elle a aussi l'intelligence d'éviter le scabreux. Pas par censure, mais pour percer ainsi la manière de penser du kidnappeur (les punitions qui sont des viols, par exemple). On comprend ainsi comment Gideon n'arrive pas à se rebeller. Gideon qui vieillit, qui approche de cet âge où Daddy Love se lasse de ses Fils, s'en débarrasse. Sera-t-il un prochain cadavre dans le cinématographique improvisé?

Une dure plongée, hyperréelle, où l'on manque à plusieurs reprises d'air, une plongée semblable à celle qu'on a vécue en lisant *Sukkwon Island* de David Vann (Gallmeister, 2010). « Le véritable désavantage, c'est que tu attribues le reste de ta vie — chaque humeur, chaque passage à vide — à cette catastrophe. Tu es incapable d'imaginer une autre vie. Il n'y a que celle-là. Tu n'as pas de perspective », écrit encore Oates.



KENZO TRIBOUILLARD AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteure Joyce Carol Oates

Et la dernière page, qui laisse entendre qu'on ne peut, à la suite de ce genre de traumatisme, être autre chose que victime, fait frémir. Hyper-efficace. Glaçant.

Le Devoir

## DADDY LOVE

Joyce Carol Oates  
Traduit de l'anglais par Claude Seban  
Philippe Rey  
Paris, 2016, 270 pages

## Mais qu'est-ce que la folie?

DOMINIC TARDIF

Quiconque a un jour sacrifié de précieuses nuits de sommeil à la rédaction d'un mémoire de maîtrise ou d'un article scientifique a sans doute déjà assimilé, dans un élan de découragement ou de lucidité, la recherche universitaire à une forme socialement acceptable de folie.

Si seulement la folie de Marie-Christine, double de l'auteure Marie-Christine Arbour et personnage principal de *PsychoZe*, ne se déployait que dans les frontières balisées de l'établissement universitaire et de son obsession limite monomaniaque pour *S/Z*, important essai de Roland Barthes décortiquant à l'aune du poststructuralisme *Sarrasine*, nouvelle de Balzac dans laquelle un sculpteur s'prend d'un castra sans savoir qu'il est un homme.

Recluse dans le dénuement de son appartement, la jeune femme timorée ne nourrit pas un dialogue qu'avec les grands textes du sémiologue français, mais aussi avec le Grand Zorg, oppressante apparition phagocytant son imaginaire pour mieux la convaincre que des fascistes la pourchassent. « Tu dois combattre les NaZ. Tu vas entrer dans ta vingt-cinquième heure », lui ordonne-t-il alors que de petits personnages — produits de son esprit déréglé — constellent les murs.

Sa rencontre avec les Illuminaires, groupe de conspirationnistes justifiant leurs lubies en brandissant d'abracadabrantes et inquiétantes théories, la fera vaciller entre l'isolement total et la paranoïa schizophrène. Il est rare que la fréquentation de gens proclamant « Dieu m'a promis

l'éternité. [...] Oui, et la cocaïne rend éternel, je vous le dis! Quand je me fais une ligne, Dieu me dit: "Tu t'éveilles aux idées." » vous place sur le chemin de la santé.

## La clairvoyance des fous

Rare vraie marginale au sein d'un monde littéraire québécois d'une grande sagesse, Marie-Christine Arbour livre avec *PsychoZe* une souveraine, bien que parfois confuse, distillation de ses thèmes de prédilection, avec à la clé un jeu de miroirs faisant apparaître le spectre de Nelly Arcan. En mettant à mal les fondements des constructions genrées, en exaltant l'ascèse que permet la pauvreté et en remettant sans cesse en question ce que signifie le mot « folie », l'auteure de *Drag* et de *Schizo* (Triptyque, 2001 et 2014) poursuit en insoumise une démarche d'une admirable opiniâtreté.

« Le remède contre la verbosité est l'épure. Nous pensons ici, entre autres, à César, avec son style incisif. Phrases courtes, vocabulaire concis, simplicité trompeuse: voici la voie de l'avenir », écrit dans son étude de *S/Z* la Marie-Christine Arbour vivant entre les pages de *PsychoZe*. Le personnage aurait-il ici tenté de passer un message à l'écrivaine? Si elle ne peut toujours pas se réclamer d'une quelconque sobriété, la romancière dose du moins avec plus de parcimonie le flot d'aphorismes et de formules parfois absconces qui traversaient ses premiers livres, sans pour autant que la singularité de sa manière sibylline, qui ne s'excuse pas d'emprunter à la philosophie, soit gommée.

Tout en se permettant de critiquer en filigrane une



DESSIN DE LAETITIA GIRAUD ANNKA PARANCE ÉDITEUR

Marie-Christine Arbour poursuit en insoumise une démarche d'une admirable opiniâtreté.

médecine moderne qui ne sait trop souvent que distribuer des prescriptions le plus rapidement possible, Marie-Christine Arbour refuse de jouer la commentatrice sociale et préfère dire ce que seuls les écrivains peuvent dire: il faut, oui, soigner la maladie mentale, mais également prendre soin

de ces irremplaçables clairvoyants que sont les fous.

Collaborateur  
Le Devoir

## PSYCHOZE

Marie-Christine Arbour  
Annika Parance éditeur  
Montréal, 2016, 268 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 25 au 31 juillet 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Romans québécois			
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	1/8
2	Vi	Kim Thyji/Libre Expression	2/17
3	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	3/15
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilios	Anne Robillard/Wellan	4/11
5	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	6/16
6	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente...	Anne Robillard/Wellan	7/12
7	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	5/11
8	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	8/8
9	J'adore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	9/11
10	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	-/1

Romans étrangers			
1	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	1/4
2	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	2/19
3	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/9
4	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	6/9
5	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	4/25
6	L'insoumis	John Grisham/Lattès	5/12
7	Un été pour tout changer	Brenda Bowen/City	7/2
8	L'amie prodigieuse	Elena Ferrante/Gallimard	10/5
9	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	8/3
10	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	9/8

Essais québécois			
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/42
2	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Béchard   Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	2/13
3	Les passagers clandestins. Métaphores et...	Ianik Marchi/Somme toute	4/6
4	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	7/12
5	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes...	Fabien Cloutier/Lux	-/1
6	Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des...	Éric Pineault   David Murray/Écosociété	-/1
7	La dure école	Normand Baillargeon/Leméac	-/1
8	La médecine	Alain Deneault/Lux	9/3
9	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Lebel/Boréal	-/1
10	La liberté de presse, la liberté de tous	Claude Robillard/Québec Amérique	-/1

Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/28
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/24
3	l'vres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	9/2
4	Les Trumperies. Le meilleur du pire de Donald...	François Durpaire   Kevin Picciau/Édito	6/6
5	Astérix & Obélix. À l'épreuve de l'histoire	Collectif/Popcom	-/1
6	Histoire du silence. De la Renaissance à nos...	Alain Corbin/Albin Michel	3/2
7	L'homme nu. La dictature invisible du...	Marc Dugain   Christophe Labbé/Plon	8/3
8	Triste Amérique. Le vrai visage des États-Unis	Michel Floquet/Arènes	-/1
9	La force du sexe faible. Contre-histoire de la...	Michelle Onfray/Autrement	-/1
10	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## CULTURE › LIVRES

## Michel Morin ou le pari de l'intériorité

LOUIS CORNELLIER



Michel Morin pratique, depuis 40 ans, une philosophie d'inspiration phénoménologique originale et exigeante. Densité et raffinement, sa prose invite à des méditations complexes et bouleversantes. Penseur intempêtif, sans complaisance, étranger à toute mode intellectuelle, Morin est une sorte de métaphysicien solitaire en quête de l'essentiel.

On ne se surprendra pas, pourtant, que la figure de Socrate l'inspire. «*Errant et questionnant les gens*, écrit Morin, le philosophe accomplit sa mission qui consiste à renvoyer chacun à lui-même au point de lui faire honte de la vie sans souci qu'il mène, sans souci de l'essentiel, doit-on entendre, quoique chacun soit par ailleurs sans cesse occupé par tous les soucis de la vie».

Pour Morin, comme pour Socrate, la véritable liberté «s'entend toujours au sens d'un dégageant par rapport aux tâches serviles» et la nature de l'homme devrait le porter à «s'élever au-delà des intérêts pratiques». Or, notre civilisation, obsédée par la seule élévation du niveau de vie, est loin de cet idéal. Morin nous propose donc, dans *Être et ne pas être*, de flâner «avec Socrate le long du ruisseau ou avec Thoreau à travers bois et champs» afin de nous adonner à une décapante «détente» philosophique.

## Conscience et raison

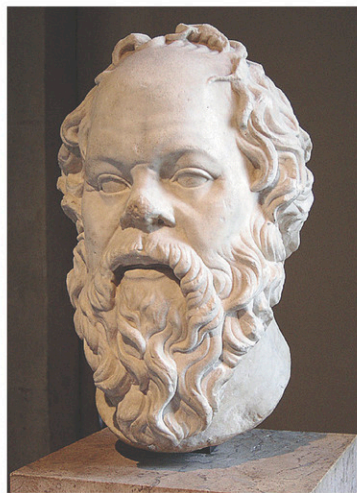
Nous ne savons plus philosopher, écrit Morin. Alors qu'il conviendrait de renouer avec «la conscience de soi», cette source intérieure «d'où jaillit [la] vitalité» en toute

spontanéité trouble, confuse, hésitante et indéterminée, nous nous limitons plutôt à la raison raisonnée, «dite des Lumières», qui harnache jusqu'à l'étouffement notre foisonnante et angoissante expérience intérieure. «*Le tremblement de la conscience chercheuse, la quête vibrante du sens, toujours à fleur d'angoisse, sont maîtrisées au profit de la connaissance qui ordonne le rapport au réel à partir du sens de l'idée*», écrit Michel Morin en parlant de l'esprit, qu'il qualifie de nihiliste, de notre temps.

La grandeur de l'homme, ce qui le distingue de l'animal et le rend unique, se trouve dans «sa capacité d'attention, de dégageant, de rêverie, de séjour prolongé en lui-même»; elle se réalise non dans le travail, mais dans le temps libre consacré à l'expérience intérieure, ce lieu en marge de la société où «la Nature s'exprime singulièrement» en chacun.

Cette expérience du «commerce avec soi-même», selon la formule d'Antisthène, a quelque chose de monastique (la spontanéité de la conscience, écrit Morin, ne s'atteint qu'au prix d'une discipline rigoureuse) et fait peur, d'où, explique le philosophe, «la haine de la conscience et l'espoir compulsif de la faire disparaître» en s'abîmant dans le travail, le divertissement et la pensée utilitaire.

La voie philosophique que défend Morin s'inspire autant du Tao que de Spinoza et de Nietzsche et elle relève, au fond, du «sentiment religieux» dont la transmission «est l'urgence métaphysique de notre époque», ce qui justifie l'enseignement de la culture religieuse. Elever l'homme,



La figure de Socrate inspire le philosophe Michel Morin.

c'est le faire «passer dans l'au-delà», dans un «autre monde», écrit Morin avec les mots de Nietzsche. Les religions, continue-t-il, sont l'expression du puissant désir humain «de tout ce qui échappe à la vie matérielle». En ce sens, «il n'est pas sûr que le mouvement dit "de laïcisation" de l'esprit et des sociétés corresponde à une véritable émancipation dudit esprit».

## Horizon idéal

Il importe toutefois, explique Morin, de désubstantialiser «l'autre monde», de cesser de le concevoir, à la manière des religions, comme une sorte de réplique idéale du monde réel. L'au-delà qu'évoque le philosophe est un idéal qui git au cœur de l'homme, c'est l'intériorité retrouvée dans le retrait et la solitude. Une certaine laïcisation fait donc œuvre utile en désenchantant les religions, mais elle erre en laissant «le champ libre au seul culte aujourd'hui vraiment admis et public, celui du réel tel qu'il est».

L'homme a besoin de croire en un «horizon idéal», et l'effondrement des religions entraîne dans son mouvement cet horizon, «depuis toujours source de tout sens». Nier le vide et la souffrance créés par ce processus, en les recouvrant «par la rumeur et l'affairement liés aux tâches de production et de consommation», c'est abandonner l'homme aux affres de la dépression, symptôme d'une crise de sens bien que plus que pathologie du cerveau.

Morin ne pleure pas sur «l'effondrement avant longtemps des grandes religions partout dans le monde». Il écrit même que ce phénomène «dégage le terrain vague ou vierge à partir duquel une intériorité nouvelle devient possible». Il constate toutefois avec dépit que la laïcité régnante incite moins à cet élan vers l'intérieur qu'elle ne légitime «l'essor désormais sans frein d'une existence réduite à ses tâches les plus serviles et d'une culture qui met son point d'honneur à ne pas s'élever et à rogner le peu d'esprit qui lui reste», notamment en se livrant à la logique d'Internet, qui sacrifie «la substance rêveuse de l'homme».

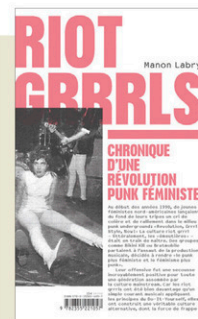
Il est dommage que, dans le captivant «voyage de la connaissance de soi» auquel il convie le lecteur, Michel Morin déçoive en professant un apolitisme de principe et un refus radical de l'engagement intellectuel dans la cité. Le souci de l'âme exige certes le rejet du conformisme, mais commande-t-il celui du politique? Ce n'est pas mon expérience.

louisco@sympatico.ca

## ÊTRE ET NE PAS ÊTRE

Michel Morin  
Les herbes rouges  
Montréal, 2016, 250 pages

## LA VITRINE



ESSAI

RIOT GRRRLS  
CHRONIQUE D'UNE RÉVOLUTION  
PUNK FÉMINISTE  
Manon Labry  
La Découverte  
Paris, 2016, 139 pages

Le courant Riot grrrl est de ces brefs et intenses mouvements artistiques et sociaux qui, quoi que révolus, fascinent et captivent par l'onde de choc qu'ils ont engendrée. Fascinée et captivée, Manon Labry, docteure en civilisation nord-américaine et experte de culture underground, l'est très manifestement. Fan avouée des Bikini Kill, Bratmobile, Huggy Bear et consœurs, l'auteure de cette petite chronique politico-musicale parvient bien à faire saisir l'impact collectif des artistes riot grrrl. Car l'important, ici, ce ne sont pas les œuvres ou les artistes, mais les liens qui les unissent pour porter plus loin le message. Et le volet musique, quoique central, n'est qu'un des canaux de transmission de ce que fut le mouvement. Labry met bien en avant l'esprit de communauté. Grâce aux quelques compléments visuels, Labry permet d'ailleurs de voir les traces dans la littérature et les arts visuels laissées par les grrrls. Le livre, qui se lit comme un roman, téléporte le lecteur au début des années 1990, sur la côte ouest états-unienne. Ceux et celles qui ne seront pas trop agacés par les tournures de phrase un brin trop franchouillardes et les quelques impairs dans la traduction des textes originaux éprouveront certainement l'envie de sortir papier et ciseaux pour créer leur propre zine féministe.

Sophie Chartier



HISTOIRE

LA CONFÉRENCE DE QUÉBEC DE 1864  
Sous la direction d'Eugénie Brouillet,  
Alain-G. Gagnon et Guy Laforest  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2016, 374 pages

Une Constitution qui s'amende aisément, des sénateurs élus et des gouvernements de coalition. C'est à tout cela que les pères de la Confédération ont renoncé en fondant le Canada il y a bientôt 150 ans. À moins d'un an des commémorations, un collectif d'auteurs nous ouvre les portes de la Conférence de Québec de 1864, où les bases du pays ont été jetées à l'abri des regards. Consulter le peuple par voie référendaire n'était pas une option pour les politiciens pressés d'en finir avec le régime né de l'union du Haut et du Bas-Canada. Cette entité avait pourtant ses avantages, souligne Marc Chevrier en évoquant l'exécutif paritaire du Canada-Uni, qu'il compare à une forme de «souveraineté-association». Dans un texte éclairant, Stéphane Kelly analyse la fracture entre le Haut-Québec conservateur favorable à la Confédération et le Bas-Québec républicain qui lui est opposé. Au-delà des «Rouges» radicaux, le camp du «non» rallie également des «Violetts» centristes et quelques «Bleus», dont Henri-Elzéar Taschereau, qui anticipe les déceptions à venir: «Nos descendants, au lieu de nous avoir de la reconnaissance pour ce que nous faisons en ce moment, diront que nous nous sommes grandement trompés et que nous avons grandement erré en leur imposant la confédération.»

Dave Noël

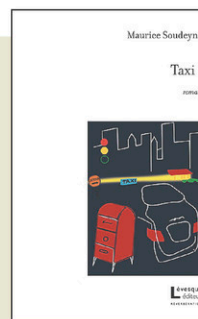


EXPOSITION

THE VELVET UNDERGROUND  
NEW YORK EXTRAVAGANZA  
Album de l'exposition  
La Découverte/Dominique Carré éditeur  
Paris, 2016, 49 pages

Jusqu'au 21 août, la Cité de la musique – Philharmonie de Paris présente l'exposition *The Velvet Underground New York Extravaganza*: en voici non pas le catalogue, mais l'album, une plaquette bien faite où témoignages et mises en contexte sont juxtaposés aux artefacts (affiches, encarts publicitaires) et photos rares. Un John Cale y raconte sa rencontre avec Lou Reed, l'incredible cinéaste Jonas Mekas (93 ans!) évoque les «années explosives» où projections, danse, poésie beat et rock brut s'entrechoquaient lors de performances à la Film-Makers' Cinematheque de la 41<sup>e</sup> Rue, et ainsi de suite. Il s'agit moins ici de mythifier ce qui l'est déjà bien assez que de décrire les lieux, les activités et les artistes. «Hier soir, la Société new-yorkaise de psychiatrie clinique a subi une invasion menée par Andy Warhol, Edie Sedgwick et un groupe de rock'n'roll appelé "The Velvet Underground"», rapporte un article de 1966. Il manque évidemment le son. À vous de fournir les albums du Velvet.

Sylvain Cormier



ROMAN

TAXI!  
Maurice Soudeyans  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2016, 126 pages

L'archétype du chauffeur de taxi entretenant des rêves de poète, Maurice Soudeyans ne le réinvente certainement pas, mais il ne le déshonore pas non plus. Boris, versificateur satisfait de son existence entrelacée de nuits au volant, de rencontres imprévisibles et de déjeuners avec Gaston Miron — qui pourrait peut-être le publier à l'Hexagone —, se lance en affaires, à reculons, avec son ami Victor. Toujours plus fort et truculent quand il emprunte les petites rues de la digression que lorsqu'il roule sur l'autoroute de son récit principal, le prolifique auteur (*Doucement, doucement!*, 2015) propose une brève course aux nombreux détours accessoires, bien que propulsée, comme tous les chauffeurs dignes de ce nom, par un sens inouï de l'anecdote abracadabrante. Comme l'observe son narrateur: «C'était ça aussi le taxi. Des événements sans suite recoupant des événements sans suite. La poésie aussi fouillait dans le même panier contenant un mélange de hasard et de temps.»

Dominic Tardif

## POLAR

## Au cœur de la détresse autochtone

MICHEL BÉLAIR

Difficile de rendre ces grands courants de vie et de lumière qui traversent l'œuvre d'un écrivain comme Craig Johnson. La richesse de sa langue, son sens de l'image tout comme la justesse poétique de la moindre de ses descriptions, tout cela se décrit difficilement.

Heureusement, le chroniqueur peut se rabattre sur l'ouverture du romancier aux traditions amérindiennes, sur son sens de l'humour exceptionnel ou encore sur sa façon de tisser des histoires, un fil à la fois, jusqu'à ce qu'elles atteignent des proportions hors du commun. Comme si la complexité de l'univers tout entier pouvait se cacher aussi dans une brindille ou dans n'importe quel petit détail d'apparence anodine...

Cette neuvième aventure mettant en vedette le shérif Longmire du comté d'Absaroka au Wyoming ne fait surtout pas exception à la règle.

## Déracinement et dédoublement

On le sait déjà depuis des lunes, mais cette fois-ci, ça y est: Walt Longmire va marier sa fille Cady. La cérémonie doit avoir lieu dans quelques jours — sur le territoire de la réserve cheyenne, Cady y tient plus que tout — mais voilà que le local réservé depuis des mois n'est soudain plus disponible.

Les choses sont d'autant plus compliquées que le shérif est témoin d'un événement tragique alors qu'il cherche un lieu de remplacement avec son ami Henry, «la nation cheyenne» lui-même. Devant eux, une femme tombe de la falaise de Painted Warrior avec son bébé dans les bras. Cette chute aux allures de suicide viendra changer toute la donne.

Sur les lieux du drame, Longmire et Lolo Long, le chef de la police indienne, découvrent rapidement que la femme a été poussée, et très vite l'affaire se révèle complexe. Non seulement parce que le shérif est,



ÉLISABETH ROGER

Craig Johnson met en scène une neuvième fois le shérif Longmire du Wyoming.

bien sûr, hors de son territoire et que c'est la police autochtone qui gère l'affaire... une fois que le FBI a donné son accord. Mais surtout parce que l'enquête met en scène des personnages touffus, embrouillés, qui sont loin d'être unidimensionnels.

C'est que la réalité dans laquelle vivent les Cheyennes, au même titre que la plupart des nations autochtones sur notre continent et ailleurs, n'est pas simple. Participant de deux cultures, la leur et celles des «envahisseurs», plusieurs des membres de la réserve sont des êtres déracinés, doubles souvent, hors normes. Sauf que tout le monde ne peut pas être Henry Standing Bear, qui sait, lui, garder en équilibre ce double

héritage... Au bout du compte, la découverte de l'assassin et le règlement de l'affaire ne viendront pas même diminuer et encore moins résoudre les souffrances qui affligent la communauté cheyenne.

Par ses analyses fines se traduisant dans des comportements plutôt que dans des discours ou des théories, Craig Johnson nous fait sentir tout cela d'une façon extrêmement concrète qui s'incarne dans le respect et l'ouverture qu'affiche le shérif Longmire face aux traditions et à l'histoire. Son humour de tous les instants, quelle que soit la gravité de la situation, fait en sorte de rendre encore plus crédibles les deux personnages remarquables que sont

Longmire et Henry. Notons que certains de nos lecteurs plus âgés se régaleront de la petite séance de spiritualité vécue par le shérif avec un aréopage de vieux sages autour de quelques boutons de peyotil; son parcours onirique, un fil à la main, fera remonter des souvenirs indélébiles surgis tout droit des années Carlos Castaneda...

Bref, vous l'aurez deviné, ce nouveau Craig Johnson se déguste lentement, une petite bouchée à la fois.

Collaborateur  
Le Devoir

## À VOL D'OISEAU

Craig Johnson  
Traduit de l'anglais  
par Sophie Aslanides  
Gallmeister  
Paris 2016, 354 pages

